


PQ
1705
.T2
1868

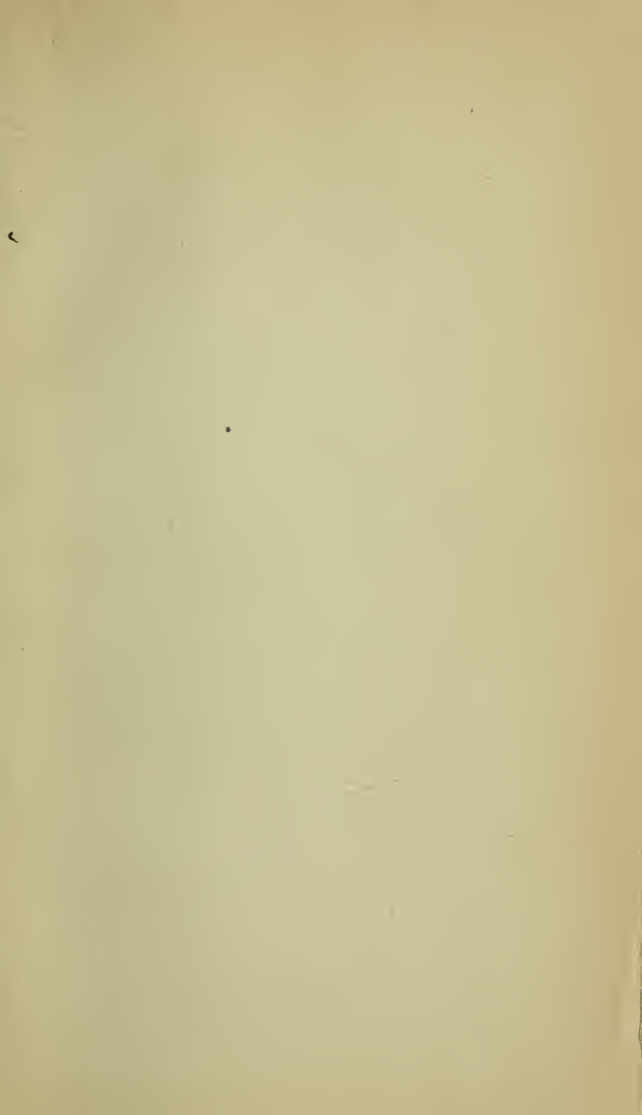
U d'/of OTTAWA



39003002343340



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



POÉSIES

DE J. TAHUREAU

*

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

RÉIMPRESSIONS FAITES POUR UNE SOCIÉTÉ DE
BIBLIOPHILES A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

96 *sur papier de Hollande*
et 4 *sur papier de Chine*
plus trois sur peau vélin

Exemplaire N° 2

MIGNARDISES
AMOUREUSES
DE L'ADMIRÉE

PAR

JACQUES TAHUREAU, DU MANS

précédées d'une Notice inédite sur l'auteur

par GUILLAUME COLLETET

publiées et annotées

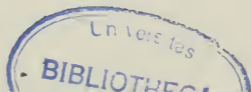
par PROSPER BLANCHEMAIN



GENÈVE

CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1868



409178

PQ

1705

.T2

1868



PRÉFACE

Un charme indicible s'attache aux poètes qui meurent jeunes. Ils ressemblent à ces arbustes qui tombent après s'être parés de fleurs brillantes, et laissent le regret des fruits qu'ils auraient pu donner. Leur poésie est le plus souvent douce, gracieuse, facile et abondante. On dirait qu'ils mettent toute leur âme dans cette première floraison, comme s'ils pressentaient que l'été leur manquera pour tenir les promesses du printemps.

Parmi ces aimables génies, JACQUES TAHUREAU n'est pas un des moins attrayants. Ses vers n'ont reçu d'autre inspiration que celle de l'Amour et des Muses légères ; mais, dans sa veine juvénile, on sent bouillonner cette ardeur passionnée, cette puberté naïve, cette exubérance de sève, qui nous ravissent, dans ce premier épanouissement littéraire du XVI^e siècle.

C'est à la Muse de Tahureau que Jean de la Taille, son contemporain, aurait dû réserver cette strophe ravissante, consacrée à une jeune fille dont la jeunesse se passe sans amour :

Elle est comme la rose franche
 Qu'un jeune pasteur, par oubli,
 Laisse flétrir dessus la branche,
 Sans se parer d'elle au dimanche,
 Sans jouir du bouton cueilli.

Nos lecteurs pourront respirer cette fleur des poésies de Tahureau, dont les œuvres, devenues de plus en plus rares, sont aujourd'hui d'un prix inabordable.

N'ayant pu donner à la présente édition le mérite de l'*ancienneté*, tant prisé des Bibliophiles, nous avons tâché de la rendre aussi complète et aussi correcte que possible. Elle est précédée de la vie du poète, par Guillaume Colletet, empruntée aux manuscrits de la Bibliothèque du Louvre. Nous l'avons accompagnée de recherches généalogiques (dont la plupart sont dues au savant bibliothécaire du Mans, M. Manceau) et de notes bibliographiques, littéraires et historiques, laissant, au milieu de cet entourage un peu sérieux, le Catulle du XVI^e siècle ressortir d'autant plus, avec toute la grâce de sa poésie et tout l'éclat de ses ardentes amours.



VIE DE JACQUES TAHUREAU

PAR GUILLAUME COLLETET (1).

(1527-1555).

Jacques Tahureau, escuyer, sieur de la Chevalerie, nasquit en la ville du Mans ; il eut pour père Jacques Tahureau (2), juge du Maine, descendu de ce fameux connestable de France, Bertrand du Guesclin (3), duquel j'ay fait la vie, et pour mère Marie Tiercelin, de la noble et ancienne famille des Tiercelin de la Roche du Maine en Poitou (4).

Comme il estoit de noble extraction, il eut aussy des inclinations nobles et vertueuses ; il s'adonna, dès sa plus tendre jeunesse, à l'estude des bonnes lettres ; ce qu'il fit d'abord dans l'Université d'Angers, où il esclatta merveilleusement, et, après un voyage qu'il fit en Italie (5), où il observa les mœurs des peuples et apprit la langue

du pays, voyant nos poëtes françois s'inviter les uns les autres à escrire d'Amour, il voulut estre de la partie et se mit à composer plusieurs vers amoureux, pour une belle fille qu'il aimoit passionnement et dont il chanta les louanges sous le nom de *l'Admirée*.

Sa poésie, qui estoit assez jolie et assez mignarde pour le tems, le fit aymer et connoistre des plus signalez poëtes de son siecle, comme de Ronsard, de Baïf et des autres qui le louèrent hautement, comme à l'envy (6). Aussy estoit-il un des plus beaux esprits et des plus adroits gentils-hommes de son siecle. Trop heureux s'il se fust maintenu dans la liberté naturelle où le ciel l'avoit fait naistre, et qu'il ne se fust point abandonné à un funeste mariage ! Je dis funeste, puisque quelques auteurs de son tems n'imputent qu'à ce fascheux lien la seule et veritable cause de la mort précipitée de ce jeune poëte, trop ardent et trop amoureux (7). Ce fut donc sous le regne de Henry second que la France perdit ce beau génie, c'est-à-dire l'an 1555, âgé de 28 ans seulement, peu de jours après son mariage ; et de son vivant il s'acquît le titre du plus amoureux et du plus delicat des poëtes françois.

Ses Œuvres poétiques furent imprimées en un volume à Poitiers, l'an 1554, et depuis à Paris et à Lyon, l'an 1574, en deux formes et en deux sortes de lettres, in-8° et in-16, d'italique et de romain; mais parce que celles de Paris sont plus amples, c'est sur elles aussy que je pretens faire mes petites observations.

Elles sont dediées au Cardinal de Guise, Louis de Lorraine, qui, marchant sur les pas de Charles de Lorraine, son oncle, se rendit alors le grand protecteur des Muses. Elles contiennent plusieurs odes, plusieurs élégies, plusieurs sonnets amoureux et épigrammes et plusieurs autres sortes de vers, la plupart desquels ne sont pas à mespriser.

Quoique la premiere de ses odes, qu'il adresse au Roy, ne soit point comme celles de Ronsard, divisée dans le titre et marquée d'ode pindarique; ou de ces mots strophe, antistrophe, ny epode, si est-ce qu'elle ne laisse pas d'avoir le caractere de Pindare, comme ses couplets ont l'inegalité des vers de ce fameux chantre de la Grèce, et, pour confirmer cette verité, voicy comme il commence :

Le Nocher prevoyant l'orage, etc. (8).

L'elegie qu'il adresse au Cardinal de Guise, sur l'estime que l'on faisoit autrefois de la poésie et des poëtes merite bien d'estre lue. Il y a de si beaux sentiments, et, en beaucoup d'endroits, il se rencontre des vers queles plus polis de nos poëtes ne pourroient condamner sans injustice. Elle commence ainsi :

Les destins tournoyants d'une inconstante face...

De mesme trempe est celle qu'il dedie à Pierre Pascal, qu'il fait debuter de la sorte :

Io, quelle fureur, quelle fureur divine. . .

Comme c'est une piece diversifiée de plusieurs sujets, il y a une description de la beauté de Venus, que j'ay autrefois fort aymée, la trouvant fort à mon goust. Il ne m'en souvient à present que de ces deux vers :

Et toy, belle Déesse en Cythere adorée,
Venus aux yeux rians, à la tresse dorée.

Il y a encore deux ou trois odes entre les autres, que je prenois grand plaisir à lire. L'une est contre la jalousie ; l'autre s'adresse aux Muses, qu'il convie de venir en son pays du Mayne ; et la troisieme est sur l'honneste liberté d'un poëte, où il

distingue le vray poëte d'avec celuy qui ne l'est qu'à l'imitation des autres. Il en parle ainsy :

Il faut qu'un poëte parfaict
Soit favorisé de nature,
Ou bien autrement qu'il s'assure
D'estre un vieux singe contrefait.
Car l'homme né durant un astre
Qui guigne Apollon de travers,
Contraint, ne brouille que des vers
Qui sentent l'air d'un poëtastre.
Je meure si ton Tahureau
Est tel, et s'il a de coustume,
Pour gesner les traits de sa plume,
D'aller distillant son cerveau.

En effet, le vray poëte doit estre tel ; c'est principalement la nature qui lui inspire cette chaleur et cette vivacité d'esprit qui l'eslève au-dessus de ceux qui ne sont poëtes que par artifice et par un travail obstiné. Leurs vers ne sentent que l'huisle et la sueur, là où les vers des autres ne sentent que les fleurs du printemps, les violettes et les roses. J'en connois qui font quatre vers avec plus de peine que d'autres n'en font une centaine de bons. Je conseilerois ceux-ci d'en faire tousjours et ceux-là de n'en faire jamais, puisque les uns acquierent beaucoup de gloire en se divertissant, et que les autres se tuent pour

acquérir une immortalité à laquelle ils ne pourront jamais parvenir. Les premiers ont ce bel air et cette heureuse fécondité que je demande dans la poésie, et les seconds cette rudesse et cette stérilité fâcheuse, qui est la plus grande ennemie des bons vers. Mais quoyqu'en cela je donne beaucoup à la nature, tant s'en faut que je veuille rien oster à l'art ny au travail d'un excellent homme; que je le croy absolument nécessaire à celui qui veut vivre éternellement entre les mains et dans la bouche de tous les siècles. Il faut mesler adroitement l'un avec l'autre et fortifier son imagination par la connoissance des langues grecque et latine et par la lecture des bons auteurs. Et là dessus on juge bien que je ne mets pas au rang des vrais poëtes ces esprits qui, pour une chanson, un sonnet, ou quelque épigramme, pensent avoir mérité tous les lauriers du Parnasse. Ceux qui les admirent font compte de bien peu de chose, et tesmoignent bien que leur esprit a des bornes de peu d'estendue. Les intelligens ne mettront jamais ces petits rimeurs qu'au rang de ceux qui ne parlent pas mal françois et qui sont capables de divertir une petite demoiselle dans la ruelle d'un cabinet; mais non pas de contenter l'esprit d'un

excellent homme. Ils parlent humainement, mais le langage du vrai poëte s'esleve au-dessus de l'humanité et c'est pour cela qu'on l'appelle le langage des Dieux. Ce grand genie de l'antiquité, qui laisse encore en doute notre siecle s'il reussit mieux dans le panégyrique que dans la satire, demeure d'accord de ceste verité lorsqu'il dit ces paroles considerables et dignes d'estre gravées sur toutes les portes des cabinets de nos poëtes : *Neque concipere aut edere partum mens petit, nisi ingenti flumine litterarum inundata*. C'est-à-dire que l'esprit de l'homme ne sçauroit rien concevoir ny rien produire, qu'auparavant il n'ait été abreuvé, voire mesme inondé du fecond ruisseau des bonnes lettres. C'est le discours que je tiens ordinairement à nos jeunes poëtes, qui me viennent consulter. Je les exhorte premierement à l'estude ; car pour ce qui est de la politesse et du tour des vers, c'est une qualité qui ne s'acquiert qu'à force de mettre la main à la plume et de frequenter les sçavants maistres de l'art.

Son recueil de vers, qu'il intitula *Mignardises de l'Admirée*, contient plusieurs odes, sonnets et autres petits poëmes, qu'il appelle baisers, que ce grand maistre en matiere de vers d'Amour, Jean Second pour-

roit bien advouer comme siens, du moins quant aux sentiments ; car, pour ce qui est des paroles, elles n'y sont pas toutes si délicates ny si polies qu'elles pourroient bien estre. Voici le premier de ses sonnets, afin que l'on juge des autres par cet echantillon, qui me semble aussy gentil que bien tourné :

Ce n'est pas moy qui veut d'un feint ouvrage (9)...

Il mit aussy en vers françois le livre de Salomon ; mais je ne l'ai point veu imprimé.

Il adressa au Roy Henri II une Oraison, sur le sujet de la grandeur de son regne et de l'excellence de la langue françoise. Elle est descrite si nettement que je ne croy pas que ce temps là ait rien produit de mieux. Elle fut imprimée in-4^o, à Paris, l'an 1555, avec quelques vers du mesme autheur dediez à la Reyne Marguerite de Navarre.

La lecture de ses deux Dialogues françois est extremement utile et divertissante. C'est une belle et docte satyre en prose contre les vices de son temps, et il y compte les defauts qui se rencontrent ordinairement dans toutes les professions. Ces deux dialogues furent imprimez à Paris pour la premiere fois, l'an 1556, plusieurs années après sa mort. L'Epistre liminaire de Mau-

rice de La Porte, son bon amy, m'apprend que Tahureau se signala dans les armes pendant les guerres de François I^{er} et de Charles - Quint et que ce n'estoit qu'au retour des combats qu'il s'exerçoit à faire des vers et à composer des livres.

Il fit sans doute encore quelques bergeries, que nous n'avons point veues (10); ce que j'inferé de la lecture de l'Art poétique de François de Vauquelin de la Fresnaye; car cet autheur, qui estoit son voisin et son amy, le met au rang de ceux qui aymèrent les forests de leur tems, et qui firent des Eglogues et des Poésies pastorales. C'est ainsy qu'il en parle :

Baïf et Tahureau, tous en mesmes années,
Avions par les forests les Muses promenées.
Belleau qui vint après, etc.

Par ces Muses, il entend les Muses forestieres, que Theocrite, Virgile, que Sannazar et tous les autres avoient heureusement traittées.

Pierre de Ronsard le met au nombre de ces nobles poètes qu'il invite d'entreprendre avec luy le voyage des Isles Fortunées et de quitter la France, pendant ses divisions et ses guerres :

C'est Tahureau, qui desjà tire en haut
 L'ancre courbée et, penché sur la poupe,
 D'un cry naval encourage la troupe
 D'abandonner le terroir paternel,
 Pour vivre ailleurs en repos éternel.

Jean-Antoine de Baïf, outre le sonnet dont il honora le frontispice de ses œuvres, et qui finit ainsy :

Et tu vas recevoir l'honneur que tu mérites
 Des juges qui liront tes chansons bien écrites,
 Sans aller mendiant les louanges d'autrui.

parle encore de luy, dans un autre de ses sonnets, et de son Admirée, comme du plus beau couple d'amants qui ait jamais esté.

De bel amy belle amye Admirée,
 De belle amye amy, beau couple heureux,
 Tous deux mignards et tous deux vigoureux,
 Tous deux aymés de la Muse dorée.

Et dans le second livre de ses amours de Francine, il se trouve encore un sonnet qu'il adresse à son amy Tahureau, pour reconnoître en quelque sorte les bons traitemens que luy faisoit ce jeune poëte dans l'une de ses maisons de la campagne :

Tandis, mon Tahureau, que loin du populaire
 Dedans ton Fougeray nous passons les journées,
 Ores armans nos noms encontre les années
 Des beaux vers que les Sœurs nous donnent de
 [leurs grâces.

Pour eternizer d'autant plus au monde leur amitié mutuelle et le déplaisir sensible qu'il eut de la perte de ce poëte, voicy comme il parle de luy, dans un poëme qu'il adresse au duc d'Anjou à l'entrée de ses amours de Meline.

Fuyant depuis les assauts de l'envie,
Qui de tous tems a guerroyé ma vie,
Quittay ma Seine avec mon Tahureau
(Toujours le ciel coule sur le tombeau
Du jeune amant ; que les vermeilles roses,
Au doux printemps y fleurissent écloses !) ;
Il me tira sur les rives du Clain,
Pour compagnon. Là je fus pris soudain
Par les attraits d'une fille sçavante,
Que sous le nom de Francine je chante. . .

Jean de la Péruse, qui mourut fort jeune comme luy, et qui, comme luy, s'acquît une grande reputation de son tems, luy adressa plusieurs vers que l'on voit dans ses œuvres, et entre les autres une ode, où il parle ainsy de sa maistresse et de luy en termes diminutifs, qui faisoient une grande partie de la mignardise de son siecle :

Poëte mignardelet,
Mignardement doucelet,
Admirée doucelette,
Doucement mignardelette,
L'un et l'autre bien heureux
Et l'un de l'autre amoureux, etc.

Il composa un sonnet sur un portrait voilé de l'Admirée, qui commence ainsy :

Les Dieux voulant montrer le plus de leur avoir...
et un autre où, après avoir comparé Tahureau au chantre de Cassandre, à l'adorateur d'Olive, et à l'amant de Meline, designant par là Du Bellay, Ronsard et Baïf, il conclud ainsy :

Aussy faut-il que nul de vous ne cèle
Que 'Tahureau merite qu'on l'appelle
Autant bon poete et meilleur amoureux.

Louis le Caron, dans son poëme du Ciel des Grâces, le nomme parmy les plus excellents poëtes du dernier siecle :

Peruse le Masconnois,
Baïf, Panjas, Alsinois,
Tahureau et des Autelz, etc.

Charles Toutain, lieutenant general de Falaise, dans son cinquiesme chant de Philosophie, luy consacra cet Eloge funebre en vers, un peu rudes veritablement, mais assez pathetiques :

Ah faut-il que la mort te mette le dernier,
Mon tendre Tahureau, dans ma fresche memoire,
Toy qui fus devant tous mon second familier.
Non ! non ! la mort n'a pas, d'une mesme victiouro,
Enlevé tout d'un coup de parmy les vivants,
L'ornement eternal de la vivante gloire !
Helas ! que je crains bien que tes vers eusivants,

Qu'encore on avoit vus de tant de mignardises
Et tant de gais discours de pasteurs escrivants
Et tant d'autres amours et belles entreprises,
Que je vis quelquesfois avec leur Tahureau,
La nonchalance n'ait dessous la tombe mises !
Combien je te regrette !... ah ! si..... !
Jamais amant ne fut aux vertes Elysées,
Si celui-là n'y est à l'endroit le plus beau.

La Fresnaye Vauquelin, dont j'ay desjà
parlé cy-dessus, a fait honorable mention
de luy, en plusieurs autres endroits de ses
œuvres, temoin ce qu'il en dit dans la pré-
face de ses Satyres françoises :

Nous quittasmes Paris et les rives de Seine,
Vinsmes dessus le Loire, et la Sarte, et le Maine.
Lors Angers nous feit veoir Tahureau, qui, mignard,
Nous affrianda tous au sucre de cest art.

Et dans le second livre de ses Idylles :

Je sçeus bien par après qu'en ces mesmes années
Nostre Baïf avoit comme nous promenées
Les Muses par les bois, et que, dès ce tems là,
Le gentil flageolet de Tahureau parla.

Comme aussy, parmy ses Epitaphes, il
luy en consacra deux que je ne feray point
de difficulté d'insérer icy, comme des mar-
ques eternelles de son estime et de son
amitié :

Mon Tahureau mignardelet,
La Parque, fatale déesse,

Verdier, La Croix du Maine, George Draude et Philibert Mareschal ont honorablement parlé de luy dans leurs Bibliothèques Latines et Françoises. Et le second dit qu'il avoit composé plusieurs autres œuvres, tant en prose qu'en vers françois qui ne sont pas imprimées et que l'on voyoit encore de son tems dans la bibliothèque du sieur Tahureau de la Chevallerie son frere aisné (11).

Guillaume COLLETET.





NOTES

(1) Grâce à l'obligeance de M. Barbier, conservateur de la Bibliothèque Impériale du Louvre, j'ai pu copier cette notice sur le manuscrit autographe de Guillaume Colletet, l'un des principaux trésors de ce riche dépôt de livres.

(2) Jacques Tahureau, père du poète, après avoir été avocat au Parlement de Paris jusqu'à la mort du premier président, B. Courthardy, son oncle (25 octobre 1505), fut fait lieutenant général du Maine en 1506, par la démission de Louis Tiercelin son beau-père; puis ayant résigné cette charge à Edvin Metayer en 1520, il prit celle de vice-président des Grands Jours du Maine et d'Angoumois, que son beau-père lui résigna la même année. Pierre Trouillart, juge du Maine, étant mort en 1527, Jacques Tahureau se fit pourvoir de cette charge, qui fut supprimée en 1531. Alors Jacques fut fait lieutenant général et Edvin Metayer lieutenant particulier. Jacques mourut en 1558. (Notes mss sur la famille Courthardy).

(3) Voici d'après les mss de Louis Maulny, historien du Maine (dont un extrait m'est communiqué par M. Manceau, bibliothécaire de la ville du Mans), comment Jacques Tahureau se rattachait à Du Guesclin :

« Cette famille des Tahureau est originaire de Bretagne, gentilshommes.

« Robert Du Guesclin, avec Jeanne de Malemains, eut dix enfants, entre autres Bertrand Du Guesclin, connétable de France, et Anne (Jeanne, dans la Chesnaie des Bois) qui épousa Pierre Tahureau; duquel mariage sont issus : Pierre, Colas et Moricette. Pierre demeura en Bretagne; Colas, puisné, épousa Georgette Benard, dame de la Haye-Benard et autres lieux en Anjou. Moricette épousa Jean Le Maire écuyer, frère de l'évêque de Chartres. — De Colas Tahureau avec Georgette Benard sont issus René et Jean. René fut baillif de Lesparre en Guienne, au ressort de Bordeaux. Jean, puisné, épousa, le 10 août 1466, Isabeau de Courthardy, fille de Seguin de Courthardy et de Marie de Pocé. Isabeau étoit sœur de Pierre Courthardy, premier Président au Parlement de Paris (il fut juge ordinaire du Maine sous Louis XI, depuis avocat général au Parlement de Paris en 1486, ensuite premier président au même Parlement en 1499, et décéda en 1505). Du mariage de Jean Tahureau avec Isabeau de Courthardy, sont issus plusieurs enfants, entre autres Jacques Tahureau qui, le 27 mars 1506, épousa Marie Tiercelin, fille aînée de Louis Tiercelin, chevalier seigneur de la Bechnère, qui fut vice-président des Grands Jours de l'Anjou, du Maine et de l'Angoumois, ensuite conseiller au Parlement et président aux requêtes du Palais. Lorsqu'il maria sa fille, il étoit lieutenant général en la Sénéchaussée du Maine, et donna sa charge de lieutenant général à son gendre. — De Jacques Tahureau et Marie Tiercelin sa femme sont issus plusieurs enfants, entre autres Pierre et Jacques (le poëte); Jacques puisné fut marié. Il décéda sans enfants en 1555. »

Pierre Tahureau survécut à son frère; il avait cinquante ans en 1584. Ils avaient deux sœurs :

Marie, qui épousa Georges Clément, écuyer, Sr de la Davière; et Anne, mariée à Jean de Guéroux, écuyer, Sr de Belœuvre. Les armes des Tahureau sont, d'après d'Hozier (Armorial Général de France registre I, p. 530) *d'argent à trois hures de sanglier de sable, posées deux et une.*

(4) M. Carré de Busserole, dans l'armorial de la Touraine, rapporte que la famille Tiercelin est originaire du Poitou, où on trouve Lancelot Tiercelin, qui épousa Jeanne d'Amboise, le 18 août 1223. Parmi les familles auxquelles elle s'est alliée, on remarque celles de Bellay, de la Chataigneraye, de Penthievre, Turpin de Crissé, de Gancourt, de Rochechouart, d'Appelvoisin, de Longchamps, de Courlay, etc.

Elle a donné à la Touraine :

— Jean Tiercelin, seigneur de Brosses, capitaine du château de Plessis-les-Tours (vers 1460).

— Jean Tiercelin, capitaine gouverneur de Chinon (1485).

— Adrien Tiercelin de Brosses, capitaine gouverneur de Loches (1519), mort à Blois, en 1548 (Son fils s'établit en Picardie, où il fut souche d'une branche, dont le père Anselme donne la généalogie, t. IX, page 89).

— Louis Tiercelin, abbé de Miserey (1548).

— Ch. Tiercelin, abbé de Fontaine-les-Blanches (1550-1555).

— J'ajouterais Charles Tiercelin, seigneur de La Roche du Maine, capitaine du château de Chinon (mort en 1567), à qui Brantôme a consacré un chapitre de ses mémoires. Il est probable que ce Charles Tiercelin, ainsi que Louis Tiercelin, échevin du Mans et grand-père maternel de Tahureau le poète, étaient fils de Jean Tiercelin, capitaine gouverneur de Chinon, cité plus haut.

(5) Jacques suivit, en Italie, son frère Pierre, qui avait embrassé la carrière des armes. Vraisemblablement ils servaient l'un et l'autre sous les ordres de leur oncle, le vaillant capitaine Charles Tiercelin, seigneur de la Roche du Maine. Malgré sa belle prestance et son aptitude à tous les exercices du corps, Jacques abandonna bientôt l'épée. L'expédition guerrière se transforma pour lui en un voyage, où se réveillèrent à la fois le souvenir de ses études littéraires et ses instincts poétiques.

(6) Il avait fait en Italie la connaissance d'un parent par alliance, Joachim du Bellay, qui, auprès de son oncle le cardinal, écrivait à cette époque ses Regrets et ses Sonnets sur les Antiquités de Rome. De retour en France, il salua, en Ronsard, alors dans toute la plénitude de sa gloire, un autre allié, qui l'accueillit comme l'un de ses plus chers adeptes et le nomma dans ses vers. On trouve, dans les poésies de Tahureau, les traces de sa liaison avec Jodelle, Jean de la Péruse, Nicolas Denisot le peintre-poète, Pierre Paschal l'orateur latiniste, et même le vieux Meslin de Saint-Gelais, qui, ne pouvant plus soutenir l'ancienne école, avait pactisé avec la nouvelle.

(7) Les recherches qui ont été faites n'ont pas appris le nom de cette jeune femme, dans les bras de laquelle le poète s'épuisa et mourut d'amour. Ce dernier épisode de sa vie dut avoir pour théâtre le domaine du Chesnay en Courcemont, au Maine, qu'Isabeau de Courthardy avait apporté en dot à son aïeul, et dont il donne cette description à la fin de son premier dialogue: « Tu peux voir là, au-dessus de ce petit lieu montueux, une maison quarrée faite en terrasse, appuyée de deux tourelles d'un costé et de ce costé même une belle veue de prai-

rie au bas, coupée et entrelassée de ces petits ruis-
seaux. De l'autre costé ceste touffe de bois fort
haute et ombrageuse, dont l'un des bouts prend
fin à ces rochers bocageux, que tu vois à un des
détours de ceste prée, et l'autre au commencement
de ceste grande plaine qui est un peu au-dessous de
eeste maison que je t'ay monstrée. La vois-tu bien
entre ces deux chesnes ? — Je la voy fort bien. —
Or tu vois une maison qui est mienne.... »

On croirait lire l'ébauche des vers de Lamartine :

*Il est, sur la colline,
Une blanche maison...*

Le lieu n'était-il pas charmant pour y vivre et y
mourir d'amour ?

(8) Colletet cite les quatre premières strophes
de l'ode au Roi, qu'on trouvera au commencement
du volume intitulé : *Odes, sonnets et autres poésies
gentilles et facétieuses de J. Tahureau.*

(9) Le sonnet rapporté par Colletet est le pre-
mier de ce volume.

(10) Lepaige, dans son Dictionnaire histori-
que du Maine, publié en 1777, dit : « J. Tahureau
est auteur de plusieurs autres ouvrages que M. de
Tahureau conserve manuscrits, entre autres de la
version de l'Ecclésiaste de Salomon en vers fran-
çois. » Parmi ces ouvrages se trouvaient sans doute
les Bergeries dont parlent Vauquelin de Lafres-
naye et Charles Toutain. Il est probable que tous
les titres et manuscrits des Tahureau, dont la
descendance semble éteinte, auront disparu pen-
dant la tourmente révolutionnaire.

(11) Je n'ai pu découvrir ni un autographe ni
un portrait de J. Tahureau.

BIBLIOGRAPHIE

1° Les Premières poesies de Jacques Tahureau, dédiées à Monseigneur le reverendissime cardinal de Guyse.— A Poitiers, par les de Marnefs et Bouchetz frères, 1554, in-8°, lettres italiques. — Privilège donné à Escouan le 7 mars 1547.

— Les mêmes, sous le titre de : Odes, sonnets et autres poesies gentiles et facétieuses de J. Tahureau, etc. Lyon, Benoît Rigaud, 1574, in-16 de 160 pages, lettres rondes.

— Les mêmes. Lyon 1602, in-16.

2° Sonnets, odes et mignardises amoureuses de l'Admirée, par le mesme auteur. Poitiers, chez les de Marnefs et Bouchetz frères, 1554, in-8°, lettres italiques ; même privilège que pour les premières poésies.

(Ce volume est le plus souvent relié à la suite du précédent).

— Les mêmes. Lyon, Rigaud, 1574, in-16 de 158 pages, lettres rondes.

— Les mêmes. Lyon, 1602, in-16.

3° Les Poesies de Jacques Tahureau, du Mans, mises toutes ensemble et dédiées au reverendissime cardinal de Guyse. In-8° de 136 ff. et 8 ff. préliminaires, y compris le titre. Le volume n'a pas de privilège (1). On le trouve avec les noms de

(1) Un exemplaire de ce volume, avec l'adresse de Jean Ruelle, grand de marges, mais taché, s'est vendu 72 francs à la vente d'Ed. Turquety (janvier 1868).

cinq éditeurs différents : Jean Ruelle, Robert le Mangnier, Sonnius, Nicolas Chesneau et Gabriel Buon. — Il reproduit les deux recueils précédents et contient de plus, à la fin, cinq pièces tirées du volume suivant.

4° Oraison de Jacques Tahureau au Roy (1) : de la grandeur de son regne et de l'excellance de la langue françoise. Plus quelques vers du mesme auteur, dediez à madame Marguerite. — A Paris, chez la veufve Maurice de la Porte, au Clos Brunneau, à l'enseigne Saint-Claude. 1555, in-4° de 22 ff., lettres italiques. — Le privilège en date du 30 avril 1555, est accordé à Catherine L'Héritier, veuve de feu Maurice de la Porte. — Parmi les six pièces de vers qui suivent l'oraison au Roy, figure une Epitre aux Muses, sur la mort du jeune comte de Tonnerre, Henry du Bellay, qui ne se voit pas dans l'édition de 1574.

5° Les Dialogues de feu Jacques Tahureau, gentilhomme du Mans, non moins profitables que facetieux, où les vices d'un chacun sont repris asprement, pour nous animer davantage à les fuir et suivre la vertu (publiés par Maurice de la Porte). Paris, G. Buon, 1562, in-8°; 1565, in-8°; 1566, in-8° de 264 pages; 1568, 1570, 1572, 1574, 1576, 1580 et sans date, in-16. — Lyon, 1568, in-16; P. Rigaud, 1602, in-16. — Rouen, Nic. Lescuyer, 1583, in-16; 1585, in-16; 1589. — Anvers, 1568, in-12; Pierre Vibert, 1574, in-12 ou in-16.

Je n'ai vu qu'une partie de ces nombreuses éditions. Elles reproduisent toutes le texte de la première, publiée sept ans après la mort de l'auteur.

(1) Un exemplaire de l'Oraison au roi, relié en parchemin et en assez mauvais état, a été adjugé pour 40 francs à la vente Luzarche (avril 1868).

SONETS, ODES
ET
MIGNARDISES
AMOUREUSES
DE L'ADMIRÉE

par JACQUES TAHUREAU

avec Privilège du roy

A POITIERS

Chez les de Marnefs et Bouchetz frères

1554

Par privilege du Roy donné à Jean et Enguilbert de Marnef, il est permis d'imprimer et vendre ce present livre intitulé: SONETS, ODES ET MIGNARDISES DE L'ADMIRÉE, par Jacques Tahureau, et defences à tous autres de non en vendre ne imprimer autres que ceux imprimez par lesdits de Marnefs jusques au temps de cinq ans à compter du temps qu'ils seront parachevez d'imprimer, soubz les peines contenues par les lettres sur ce faictes et données à Escouan le VII de mars M.D.XLVII. Par le Roy, maistre François de Connan, maistre des Requestes de l'hostel present, signées Coëffier, et scellées du grand scel sur simple queue.



SONETS, ODES

ET

MIGNARDISES

AMOUREUSES DE L'ADMIRÉE

Εἰς τὴν Θαυμασίαν καὶ τοῦ τῆς
Θαυμασίας ποιητῆν.

Θαυμασίη γλαυκῶπι, καὶ ὄυλοκάρηγε ποιτὰ
Θαυμασίης, ἄμφω κύπριδος ὅστε φίλω.
ἄμφω καὶ μυσταῖς πεφιλημένω, ἄμφω ἐφήβω,
ἄμφω ὀμηλικίην χαινούμενω χάρισιν.
ἔητε φίλω, καὶ παμπαν ὁμόφρονα θυμὸν ἔχοντε
μουσῶν κὶ κύπριδος δῶρα χαλὰ δροπετε
Ἰα ἀν' το βαῖφιόν.

A L'ADMIRÉE ET A SON POETE

De bel amy belle amye, Admirée,
De belle amye amy beau, toy heureux ;
Heureuse toy, l'un de l'autre amoureux,
Les yeux ayez tous deux de Cytherée.
Tous deux ayez de la Muse dorée,
Tous deux mignards et tous deux vigoureux,

Tous deux d'amour doucement langoureux,
 Tous deux l'honneur de nostre aage honorée.
 O couple heureux de Venus avoüé,
 O couple saint à la Muse voüé,
 Couple entr'aymé, bel amant, belle amante,
 Vivez amis d'un doux lien tenus,
 Et de la Muse ensemble et de Venus
 Cueillez la fleur à jamais fleurissante !

J. ANT. DE BAÏF.

A LA MUSE DE P. DE RONSARD

Muse qui as, d'une prodigue voix,
 Instruit au Luc nostre docte Terpandre,
 Pour entonner l'honneur de sa Cassandre
 Aux calmes bords du fleuve Vandomoys,
 De bien sonner vien m'apprendre les loix,
 Du croc rouillé, vien ma lire desprendre,
 Et m'enseigner comme il en faut espandre
 Le son aux prez, aux rivages, aux bois.
 En ton honneur, divine pucelette,
 En gazonnant d'une herbe verdelette
 Un saint autel entre trois clers ruisseaux,
 Et là trois fois t'invoquant, trois fois grande,
 Je te feray par trois fois mon offrande,
 De laict, fruits, miel, en trois polis vaisseaux.

MIGNARDISES AMOUREUSES

DE L'ADMIRÉE

SONETS

Ce n'est pas moy qui veut, d'un feint ouvrage,
Par mille vers farder sa passion,
Ou en flattant plaie à l'affection
De l'amoureux inconstant et vollage ;
Ce n'est pas moy, qui, surpris d'une rage,
Trouble, insensé, de sa conception
Le vif dessein, ny dont l'intention
Est de se prendre en un si doux naufrage.
Ce n'est pas moy qui tasche de complaire,
Ployant au vent du legier populaire,
Ne qui s'en veut de trop loing retirer.
Mais bien je vueil, sans contraindre ma lyre,
Chantant l'honneur de celle que j'admire,
Qu'en l'admirant l'on me puisse admirer.

L'esprit divin de Cassandre honoré
Du Vandomoys en sa flame divine,
Et l'Olivier par la main Agevine
De mille fleurs dextrement coloré ;
Celuy qui a tout le plus doux tiré
De l'Elicon emmiellant sa Méline,
Et cestuy-là qui, en errant, affine
Un docte escrit, du bien enamouré ;
Desja, desja, me coupant tout passage,
Sans pouvoir plus reverdir mon courage,

Ton nom rendoyent sans fleurs avant-fany ;
 Mais en lisant sur le beau de ta face,
 Tu me fais dire (ô bien-heureuse audace !)
 Qu'on ne pourra le voir jamais terny.

Cestuy-cy veut de ses braves ayeux
 Vanter la gloire et antique noblesse,
 L'autre se forme en la lutte une adresse
 Se contr'huillant au croc laborieux.
 L'un de l'honneur se geinne, ambitieux,
 Et cestuy-là, tourmenté de richesse,
 Fendant les mers desgourdist la paresse,
 L'autre au contraire est tousjours otieux.
 Quant est de moy, plus brave, je desire
 Par un fredon bien touché sus ma lire
 Au rang des tiens hautement parvenir,
 Que si un coup aux nombres de ma rime
 De mes accords je te voy faire estime,
 Tu me feras d'homme un dieu devenir.

Contre le temps je te veux maçonner,
 O ma Pallas, un bastiment en France,
 Non pas d'airain en la fraille apparence,
 Dont les Romains t'avoyent voulu borner ;
 Je t'en veux bien un autre façonner
 De telle estoffe encontre l'ignorance,
 Qu'on ne pourra le voir en decadance,
 Ny par la faux des vieux ans moissonner.
 Tu serviras desormais, en ce temple,
 A tous amants d'un immortel exemple,
 Pour éviter le vol Icarien.
 Ils y verront que l'amour qui affole
 M'a sagement aux pieds de ton idole
 Voulu tuer, pour revivre en mon bien.

Pardonne moy, mon Ronsard, si j'estime
 Plus que Venus, ma Pallas aux yeux verts,
 Et si mon Luc, bruyant d'accords divers,
 En son honneur tant seulement j'anime.

Si cet amour, qui si friand me lime,
 T'avoit tasté du subject de mes vers,
 Je suis certain que par tout l'univers
 Il flamberoit en l'ardeur de ta rime.

Ne le voy point, ô mon divin Ronsard,
 Car je craindroy que ce doux feu qui m'ard
 Ne chatouillast si fort ta fantasie,
 Que les deux cœurs de Cassandre et de moy
 En un moment, n'en prissent dessus toy
 Une contraire et mesme jalousie.

Ce fut le jour qu'à ce Dieu deux fois né
 Maint vineux vœu, s'espand en plaine tasse,
 Et que le bal en voltes s'entrelasse
 De son troupeau lassif environné ;

Ce fut le jour aux festins ordonné,
 Ce grand Mardy, qu'une Angelique face
 M'outreperça des rayons de sa grace,
 Et qu'à ses yeux en proye fus donné.

Bien me souvient qu'au jeu de mommerie,
 Ce mesme jour, m'adressant à m'amie,
 Le dé me fist de son gage vainqueur :
 Mais je ne sçay à quel jeu ce peut estre,
 Que par son œil à gagner tant adestre
 El' demeura maistresse de mon cœur.

J'accompagnois au serain ma maistresse,
 Qui çà et là par les champs traversant,
 Et les haliers dispostement perçant,
 Suyvoit des chiens la tost-courante presse.

Ne cherchez plus au ciel vostre Deesse,
 Vous qui à cry et cor allez chassant,

C'est ceste-cy, qui va mesme effaçant
 D'un teinct plus clair la Vierge chasseresse.
 Je le sçay bien ; car aux raiz de sa veue,
 Je vey Diane à l'abry d'une nue
 Honteusement tapir son front cornu :
 Et ce pendant mainte beste sauvage,
 Plains, monts, forest, rendre à ma Nimphe homage,
 Ayant son œil pour maistre recongueu.

Mimalion surpris de mesme rage,
 Que je sens or dedans moy languissant,
 Suyvoit transy, d'un pied viste et puissant,
 Son Atalante en maint toffu passage ;
 Ores espoingt en son ame peu sage,
 Pasle d'effroy, d'horreur se herissant,
 Sailloit d'un antre en mousse verdissant
 Pour la resuyvre en l'espineux boccage.
 Tant à la fin l'amant se hazarda,
 Que d'un brandon pareil Amour darda
 Le chaste cœur de la vierge fuyarde ;
 Mais ce meurdrier n'avise les douleurs
 Où je m'eslance entre tant de mal-heurs,
 Et si d'espoir un seul traict ne me garde.

Le jour poignoit en une obscure nuit,
 Quand l'œil meurtrier qui me rendra ma vie,
 Me contraignit de gré l'ame ravie,
 Pour l'esgarer au fort qui me conduit ;
 J'estoy tranquille, environné du bruit
 Dont me rongeoit ceste mort qui m'avie,
 Insatiable en pensée assouvie
 Je poursuivoy le mal-heur qui me fuit.
 Ainsi j'allois troublé d'amour transie,
 Quand Apollon, le prime en prophetie,
 En ces trois vers mon destin profera :
 O pauvre amant touché d'amour extremes !

Tu aymeras celle plus que toy-mesme
Dont la rigueur trop dure n'aymera.

L'an quatorziesme à peine commençoit
A me pousser hors de l'enfance tendre,
Quand ton œillade esclave me fist rendre
De ce bel œil qui le mien caressoit.
De prime-face en mon cœur s'avançoit,
Douceusement l'amour qui me vint prendre,
Mais, ha, pauvret ! je ne pouvois entendre
Le mal qu'après ce traistre me brassoit.
Qui me causoit toute ceste ignorance
Qu'un faux plaisir, en trompeuse apparence,
Alors voilé d'un foible jugement ?
Mais las ! faut il que pour estre trop sage
Maintenant j'aye une si forte rage,
Perdant le bien d'un jeune affolement ?

En quel fleuve areneux jaunement s'escolloit
L'or qui blondist si bien les cheveux de madame ?
Et du brillant esclat de sa jumelle flame,
Tout astre surpassant, quel haut ciel s'emperloit ?
Mais quelle riche mer le coral receloit
De ceste belle levre, où mon desir s'affame ?
Mais en quel beau jardin la rose qui donne ame
A ce teinct vermeillet, au matin s'estalloit ?
Quel blanc rocher de Pare, en estoffe marbrine
A tant bien montagné ceste plaine divine ?
Quel parfum de Sabée a produit son odeur ?
O trop heureux le fleuve, heureux ciel, mer heureuse,
Le jardin, le rocher, la Sabée odoreuse,
Qui nous ont enlustré le beau de son honneur.

Peintres, laissez, laissez vostre entreprise,
Si vous avez tant soit peu de raison :
Lequel de vous me peindroit la toison

Qui jusqu'aux pieds tant blondement se frise ?
 Qui me peindroit la douce mignardise
 De ces beaux yeux, l'appast de ma poison ?
 Quel teinct rosin feroit comparaison
 A ceste bouche, où tant d'odeurs j'espuise ?
 Bien qu'un Appelle, ou un autre Eufranor,
 Zeuze, Parrhase, ou un Timante encor,
 Peussent revivre, et voir mon Angelette ;
 Si ne pourroit leur blandissant pinceau
 Représenter au vif, dans un tableau,
 De son beau corps la moindre veinelette.

Mainte Nayade au serein se promeine,
 Razant les bords que Loyre va leschant,
 Par maint soupir, par maint amoureux chant,
 Dardant au ciel sa douçamère peine.

Mais quand un coup ma guerriere inhumaine
 Y va les traicts de son arc descochant,
 Chascun, alors sans lustre, se cachant
 Fleschist dessoubs sa beauté plus qu'humaine.

L'on voit ainsi, d'un matinal retour,
 Ce beau soleil nous r'allumant le jour,
 Desrayonner le beau des corps celestes :

Aussi, venant l'escler de mon soleil,
 Soudain il tue, encor d'un plus bel œil,
 Des plus beaux yeux les graces manifestes.

Je me plaignoy des beaux yeux de ma dame,
 De son beau front, de son vouté sourcy,
 De son beau teinct, de son beau poil aussi,
 Qui dans ses neuds emprisonne mon ame ;
 Je me plaignoy de son ris qui m'enflame,
 Puis de son cœur felon et sans mercy,
 Qui plus se monstre en mon mal endurey,
 Quand plus je fonds en l'amoureuse flame.
 Et voici lors Venus qui me vint dire :

Ne sens tu pas l'heur d'un si doux martire
 Par la beauté des beautez la premiere ?
 Puis tu te plains d'en estre langoureux !
 Mon enfant mesime en seroit amoureux,
 S'il n'estoit point privé de la lumiere.

Dames de Tours, si onc en vostre cœur
 Entra d'amour la poignante estincelle,
 Voyez, hélas ! la cruauté de celle
 Qui se repaist et baigne en ma langueur.
 Je suis certain, que voyant la rigueur
 Dont elle est tant à sa moitié rebelle,
 La bannirez du nom de Tourangelle,
 Nom qui ne sent rien moins qu'une ranqueur.
 Mais, mais, voyez, que dis-je ! ô grand blasphème !
 Voudriez-vous bien ceste beauté extremes
 Desestimer digne de vostre nom ?
 Celle sans qui l'honneur de vostre ville,
 Veuf de son los, languiroit inutile,
 Et orphelin de son plus haut renom ?

O mal-heureux et deceu que je suis !
 Je veux hausser la grandeur qui m'abisme,
 Je veux louer ce qui me desestime,
 Je me fay fort de ce que je ne puis.
 Je me console au plus de mes ennuy,
 Et, dans mes vers tant seulement, j'anime
 Un seul object, qui tout me déanime ;
 Les jours plus clers me sont obscures nuitcs.
 O vous amants, si ma bruslante plume,
 Un feu pareil au mien ne vous allume,
 Voyez, voyez l'amour qui m'est si fier ;
 Et si je n'ay d'un vray amant la grace,
 A tout le moins donnez moy cette place,
 Qu'en tout malheur je sois dit le premier !

Comme tout seul je plaignoy mes douleurs
 Dans un jardin, voicy mon Angelette,
 Qui près de moy secrettement seulette
 Se vint baisser pour y cueillir des fleurs.
 Je ne pensoy rien alors qu'en mes pleurs
 Qui rousoyoient desja dessus l'herbette,
 Et lamentant d'une chanson aigrette,
 Je ne sonnoy que de fieres rigueurs ;
 Quand j'avisay ma Nympe à l'impourvene
 Qui detournant dessus mes yeux sa veue
 Se redressa d'un mignard mouvement.
 Mais, mais, he dieu ! par l'amour qui m'affole,
 Je perdy lors contenance et parole,
 D'un flanc esmeu sanglottant vainement.

Tu m'as cent fois fait prendre la guiterre
 Pour t'esjouir de mes vistes chansons,
 Tu t'es cent fois baignée aux tristes sons
 Dont j'animoy mon amoureuse guerre.
 (O cueur trop fier, qui fierement m'enferre,
 O froids esprits trop plus froids que glaçons,
 Cruels pensers qui en mille façons
 Cruellement tenez mon ame en serre).
 Las tu veux bien tirer du passetemps
 De ton esclave, ai ! ai ! mais tu n'entends
 Par ses soupirs le mal qui plus le presse :
 Adouci donq, adouci donq un peu
 Ce doux-amer, ce doux trahissant feu,
 Et je diray tes douceurs, ma Deesse.

Souvent tu fais de mes vers la lecture,
 Où tu ne vois que mon amour depeint,
 Et toutefois estimant qu'il soit feint,
 De plus en plus, tu m'en gennes plus dure.
 Ce seroit peu de voir en ecriture
 Le dur tourment de mon martire empraint,

S'il ne m'estoit au visage mieux paint,
Tesmoin loyal du soucy que j'endure.
Tu le sçais bien, tu le sçais bien aussi ;
Mais ta fierté ne veut avoir mercy
De ma douleur cruellement extremes.
Comme auras tu ma Nymphette pitié
D'un étranger qui te porte amitié,
Quand tu ne l'as seulement de toy-mesme ?

Te pourroit bien quelque feint amoureux
Avoir deceüe (ô trop étrange vice)
Dissimulant de t'offrir son service,
Et pour t'amour vivre tout langoureux ?
Auroit il bien esté si malheureux,
En ton endroit, de faire comme Ulysse,
Qui pour jouir de Calipson trop nice,
Par son peril se feignoit estre heureux ?
T'auroit il point, Madame, ainsi trompée ?
T'auroit il point fait ainsi qu'à Medée
Fist ce Jason desloyal étranger ?
Si le mechant t'avoit fait telle offense,
O dieux ! ô dieux ! qu'en peut mon innocence,
Dont tu te veux à trop grand tort venger ?

Il est tout vray, certes je le confesse,
Que les esprits ains que d'entrer au corps
Ont eu ensemble au Ciel quelques accords,
Se soullassaus de divine liesse ;
Car aussi tost qu'icy bas ma maistresse
Je recongneu, mon esprit fut recors
L'y avoir veüe, et de moy saillant hors
Retourna voir le beau de sa Deesse ;
Mais ô esprit, esprit trop curieux,
Que ne t'es tu au noir fleuve oublieux
Noyé, ainçoys qu'avoir telle memoire ?
Ne vois tu pas comme les sens perclus

De tes amours, ne te cognoissent plus,
 Bien que tu sois les r'animant de gloire ?

Si pour n'avoir aucune jouyssance
 De ses amours fierement animez,
 Et si pour estre absent des lieux aimez,
 Et de vos yeux, d'une si longue absence ;
 Si pour n'avoir un seul point d'esperance
 De voir jamais ses ennuis terminez,
 Et si pour voir mille maux assinez
 En son malheur, pour toute recompense ;
 Si tout cela pouvoit faire amortir
 Le feu d'amour, ou bien le divertir,
 Le detournant d'un enflâmé courage,
 Longtemps y a que ce brazier cuisant,
 Qui me va tout jusqu'aux os epuisant,
 M'eust refraichi, ou privé de sa rage.

Ne suis-je heureux d'autorizer mes vers
 De l'œil si beau, d'une dame si belle,
 De l'apaiser de la douce querelle
 De mes écrits paisiblement divers ?
 Elle qui jà d'un rond de lauriers verts
 M'empanachant, rend ma teste immortelle,
 Elle qui est l'unique Tourangelle,
 Mais bien unique en ce grand univers ?
 Elle qui tient les Muses et Carites,
 Et qui surpasse en grandeur de merites
 Tout le plus beau des plus belles beautez.
 Moy trop heureux, si cette face d'Ange,
 Si ce beau front avoit d'un contréchange
 Pris les douceurs au lieu des fruantez !

Je suis de toy si âprement jaloux,
 Que si tu prens le frais en un bocage,
 Je doute a'ors qu'un chevrepié sauvage

T'aille enrettant au filet de ses nouds.
 Tout ce qui est et dessus et dessous
 Ce gentil corps, mesmement son ombrage,
 Ne peut donner promptement cette rage,
 Que comme moy ne brusle d'un feu doux.
 Si j'aperçoy ta sœur ou autre dame
 Avecques toy, alors s'acroist ma flâme,
 Craignant de voir quelque amant deguisé.
 Dy moy, Baïf, je t'adjure par celle
 Qui doucement embrase ta moëlle,
 S'ainsi que moy tu es martirisé ?

Comment es tu contre ton serviteur,
 Par ta colere, aigrement enflamée,
 Comment es tu contre luy animée,
 Qui jusqu'aux dieux envoie ton honneur ?
 Luy qui n'ha point le comble de son heur
 S'il ne te voit en tous lieux estimée ?
 Luy qui ne bruit que de ta renommée ?
 Et tu luy vas pourchassant ce malheur !
 Tu es, Amour, Dieu de la paix heureuse,
 Nous adorons cette paix amoureuse
 Tous qui marchons sous toy, paisible Enfant.
 Ren moy, mon Dieu, ren ma Nympe ployable,
 Ren me la donq par ta paix amyable,
 De sa rigueur doucement triumpant.

Contre le choq de l'Enfant qui m'entame,
 Me foudroyant et l'esprit et le corps,
 J'avois empris pour les braves efforts
 Du dieu guerrier rompre toute sa flâme.
 Mais las, hélas ! ce n'est ainsi que l'ame
 De sa fureur met la rage dehors ;
 Plus on le fuit, plus courageux alors,
 D'un feu cruel les fuitifs il enflâme.
 Que me servoit, en evitant ses dards,

Avoir recours à cet horrible Mars,
 Veux qu'il n'a peu luy-mesme s'en deffendre ?
 O que soudain je mourrois de douleur
 Si je n'avois compagnons en malheur,
 Mesmes les dieux, qu'il fait d'enhaut descendre !

Elle est en toy la brave chasteté
 Qui fait flamber le renom de Lucrece,
 Et de Meline en toy est l'allegresse,
 Et la splendeur de sa vifve beauté.
 Elle est en toy cette divinité
 Qui ton esprit Cassandrise en sagesse,
 Et en toy est cette verdure épaisse,
 De l'Olivier, divinement chanté.
 Il n'y ha rien de parfait de Nature,
 Qui pour t'orner n'ait mis toute sa cure,
 Y prodiguant ses tresors les plus beaux.
 Il n'y a rien en toy qui ne me plaise,
 Fors que toy, faite autre Laure, m'embraise
 Second Petrarque, en trop cruels flambeaux.

Je paragonne à ta grandeur divine
 Ce brasselet, dont ton bras est lié :
 Il est tissu d'un fin or delié,
 Un or plus haut ton beau chef illumine :
 De tous costez une blancheur l'affine,
 Et par endroits de noirceur meslié ;
 Ton teint d'albâtre est plus blanc la moitié
 Prenant son lustre en sa voute hebenine.
 Quand je l'invoque il n'entend point mes cris,
 Tu fais la sourde aux plaints de mes écrits ;
 Mais en trois points j'y congnoy difference,
 Car il estreint ce qui me tient serré,
 Il dore un bras dont je suis enfermé,
 Il ne peut rien, tu as toute puissance.

Prez est mon mal, loing je voy mon remede ;

Je suis guery sainement languissant,

Je me deteste, et me vas blandissant,

Tout est à moy, et rien je ne possède.

En tenant bou, incontinent je cede,

J'accomply tout d'un pouvoir impuissant.

Je me tien ferme, au premier pas glissant,

Je suis le moindre, et tous autres j'excede.

Mais c'est grand cas qu'il ne faudroit qu'un point

Pour alleger la douleur qui me poingt

En tant et tant de playes inhumaines.

Curez moy donq ce desir trop hautain

D'un appareil adoucy du certain,

Et je vivray delivré de mes peines.

Je ne veux point, pour me venger de toy,

D'ongles pointus te deschirer la face,

Et si ne veux par une folle audace

Dessus ton corps faire aucun desarroy.

Je n'entreprens, pour ta parjure foy,

Cruellement te traisner par la place ;

Quelque vilain de trop mauvaise grace

Ces lourds debats recherche, et non pas moy. }

Mais je peindray d'une plume immortelle

Une trop fiere et dure Tourangelle,

Qui se nourrit de me voir en douleur.

Et bien que peu te soit mon écriture,

Si t'en pourra quelquefois la lecture

Faire changer de honte la couleur.

Ce fier oiseau qui sus un haut rocher

Tourne son vol en œillade cruelle,

Et qui fondant, d'une griffe bourelle

Vient le poumon sacrilege accrocher ;

Pour mieux au fond de l'ame me chercher,

Ce fin pipeur, m'endormant de son sésle,

Me chevala par les yeux de la belle,
 Où je pensois un doux amour nicher.
 Lors me voyant amusé dans ce temple,
 Dont les secrez encores je contemple,
 Dessus mon cueur se rua sans pitié.
 O faux tiran ! ô crime abhominable !
 De se voiler d'une figure aymable,
 Pour decevoir soubz ombre d'amitié !

Le ciel, le feu, les eaux, l'air et la terre,
 Tout animant, et mesmes les haux Dieux,
 Bref tout cela que le cercle des cieux
 Dedans le rond de tout ce monde enserre,
 Encontre moy court, et recourt grand erre,
 D'amour, de rage, et d'ire furieux,
 Et d'une peur trop jalouze envieux
 Il dresse en vain contre soy mesme guerre;
 Mais je pardonne à cet amour extremesme
 Qui me rend or' bruslé de ce martire,
 Ores glacé d'un colere blesme
 Pour la faveur de celle que j'admire,
 Quand quelquefoys presque je me veux dire,
 Pour si grand bien, envieux de moy-mesme.

De ton mouchoir piqué de gent ouvrage,
 Par ces chemins je n'allois éventant ;
 Ce me sembloit la fureur alentant
 Du haut Soleil, qui me dardoit sa rage ;
 Mais en pensant rafraichir cet outrage
 De l'aspre ardeur qui m'alloit tourmentant,
 Un feu plus vif de ce mouchoir sortant
 Me chaubouilloit col, et sein, et visage.
 Si seulement ce que tu as touché,
 D'un tel venin me rend ainsi taché,
 Venin qui fait qu'à petit feu je brusle ;
 Que doibs-je avoir nu à nu te touchant,

Fors un brazier plus vivement ardent
Qu'onques ne fut la chemise d'Hercule ?

O que souvent, voyant l'unique beau
De ton parfait, mon cueur souhaite d'estre
Comme des dieux le plus souverain maistre,
Cygne, satyr, pluye d'or, blanc toreau.

Combien de fois d'un bel Astre jumeau
J'ay désiré de nous deux faire croistre
Les feux d'enhaut, pour en faire aparoistre
Par l'univers le celeste flambeau ?

O sainte ! ô Ange ! ô trop plus que divine !
L'homme n'est point, l'homme n'est vrayment dine
De te toucher, ny mesme te servir ;

Car il faudroit pour telle jouyssance
Avoir d'un dieu la plus parfaite essence
Et saintement jusqu'aux cieux te ravir.

Ce n'est plus moy qui crois à la puissance
Du mouvement des astres ou des cieux,
Car trop en vain j'ay esté curieux
De l'ascendant fatal de ma naissance.

Cent fois trompeuse une telle science
D'avoir fondé le comble de mon mieux
Dessus l'amour, quand, las ! devant mes yeux
Tout au rebours j'en voy l'expérience.

Douze maisons, mais douze abus de l'art,
Vous me trompez, tout branle par hazard !
Traîtres aspectz d'oroscope amyable,
En vain m'avez apasté d'un bon heur :
Mon ascendant est en l'œil admirable
De la beauté qui predict mon malheur.

Maint amy mien voyant dans mes écrits
Tant de travaux privez de recompense,
S'est efforcé par mainte remonstrance

Hors d'avec toy distraire mes esprits.
 Mais je suis tant par tes vertus épris
 Qu'à tout jamais durera ma constance,
 Et si nulle autre amoureuse puissance
 Pourra gagner de mon ame le pris.
 Quand vous devriez, ô Erinnes tragiques,
 M'époinçonner de vos brullantes piques,
 Quand je devroy Sisiphe devenir,
 Si resteray-je en ma ferme pensée:
 Aussi l'amour qui est bien commencée
 Ne se peut pas legerement bannir.

Me promenant, pensif de ma cruelle,
 Je veis en l'air un millan tournoyant,
 Qui sans cesser voletoit guerroyant
 Une craintifve et simple colombelle :
 Ha (dis-je alors) l'humblesse est tousjours telle
 Que volontiers on la va foudroyant
 D'une fierté, qui plus va maistroyant,
 Quand plus subject en se rend dessous elle.
 J'en voy, j'en voy l'exemple dessus moy,
 Sentant d'amour la trop severe loy,
 Qui va batant mon humble petitesse.
 Mais cet amour me dit d'autre costé,
 Que c'est honneur d'estre ainsi surmonté
 Par la grandeur d'une telle hautesse.

Je ne quiers point de ce grand Simonide
 Le souvenir, et moins l'œil Lyncien :
 Oublier tout, et n'apercevoir rien,
 D'ennuis et pleurs me feroit estre vuide.
 N'est ce pas toy, souvenir, qui débride
 Ce fol Amour ennemy de mon bien ?
 A retracer tout ce mal ancien,
 Œil trop agu, ne me sers tu de guide ?
 Vive memoire ! ô trop vive clarté !

Par vous je perds ma franche liberté.
 Mais que vaudroit or me crevant la veue
 Tous mes pensers voiler d'un long oubly,
 Quand mon esprit d'erreurs ensevely,
 Fait jà languir mes yeux sous une nue ?

Vien t'en, Baïf, vien t'en avecques moy,
 Delaisse là ton rivage de Seine,
 Vient t'égayer près la Sarte du Meine,
 Qui va bruyant lentement mon é moy.
 Tu me verras soudain tapir tout coy
 Dedans un antre, ou près d'une fontaine,
 Et puis traçant une roche hautaine,
 Grimper amont de maint accrochant doy.
 Tu me verras souvent la couleur pâle
 Tost se ternir, tost retourner égale
 A la clere aube empourprant son vermeil.
 Tu me verras d'asseurée inconstance,
 En carolant par l'amoureuse dance,
 Sonner des vers d'un haut air nompareil.

RESPONSE DE J. A. DE BAÏF

Il ne faut point, cher amy, que je laisse
 Le bord de Seine, afin de mieux jouyr
 Des doux accords, dont tu sçais resjouir
 Le dieu de Sarte, et des Nymphes la presse :
 Presse je di, qui de testes épaisse
 Par la saussaye ententive à t'ouyr,
 Tant tu luy plais, s'oublie de fuïr
 Des chevrepieds la flotte qui la presse.
 Assez, assez ta Lire bruit icy.
 Assez de nous est cogneu le soucy
 Que tu reçois pour ta belle Admirée,

Qui doit en bref, par ton double fredon
 Sonnant sa gloire, emplir tout de son nom,
 Non de toy seul, mais de tous admirée.

CONTRE-RESPONSE A J. A. DE BAÏF

Heureux celuy qui en sa chaude flâme
 Hante un amant embrazé comme luy !
 Heureux, heureux l'homme qui, en ennuy,
 Dessus le sein d'un malheureux se pâme.
 Mon Dieu, combien, en l'ardeur qui m'enflame,
 Je sentiroy mon esprit éjony,
 Si tu avois de ceste langue ouy,
 Croisant tes bras, les rigueurs de madame !
 Ne pense point par ombre, ô mon Baïf,
 Ni par un mort imaginer le vif
 Que tu verras sortir de ma parole.
 Vien tost! vien tost! non, non, retien tes pas;
 Aussi bien sen-je avancer mon trépas,
 Qui me roidist en une froide idole.

Brulle moy, fievre, et d'une âpre chaleur
 Tary l'humeur de ma sèche mouëlle,
 Hume mon sang, et d'une ardeur cruelle
 Trançonne, pille et devore mon cueur ;
 Mon teint vermeil décolore en palleur,
 Recuy ma gorge en soif continuelle,
 Et sans cesser lance moy la querelle
 Du froid, du chaud, bourreaux de ma douleur.
 Dessus mon corps ta dent rongeante agnise,
 Tant que ta main hideuse me conduise
 Au bord fangueux du bateau Stigien.
 Fay moy reduire en ma premiere terre,
 Et qu'en regrez, et hauts cris on m'enserre
 Dans le cercueil orgueilleux de mon rien.

Aproche, Mort, ça, ça, que je t'embrasse,
Vien soulager mes languissans esprits,
Vien terminer la frayeur de mes cris,
Et le malheur que cet enfant me brasse.
Vien me guider en la celeste race,
Vien m'œillader d'un blandissant sousbris,
Vien me donner des bienheureux le pris,
Me separant de ce vil populace.
Ce n'est plus moy, qui d'un esprit mal sain
Va surnommant ton doux trait inhumain,
Ce n'est plus moy qui t'appelle cruelle :
Accole moy, accole, mon desir,
Et d'un baiser trompe mon déplaisir,
O des beautez divines la plus belle !

Muses, adieu, et vostre chant jazard !
Adieu Phœbus, et ma fiere Déesse !
Livres, adieu, adieu la tourbe épesse
De mes amys, adieu tout jeu mignard !
Adieu guiterre, adieu luc babillard,
Toute harmonie, et tout son de liesse,
Gemmes, parfums, et toute gentillesse,
Tout lieu hanté, tout ombrage à l'écart !
Ainsi la Mort, par une blanche voye,
Droit me conduise en l'éternelle joye,
Entre les Dieux, au beau sejour du Ciel.
Ainsi ma foy châcun amant contemple,
Et tendrement gemissant prenne exemple,
De ne tramer ses douceurs dans le fiel.

A MATHURIN DU TRONCHAY

L'UN DE SES PLUS GRANDS AMYS

Si tu fis onq prouve de l'estincelle,
 O mon Tronchay, du brandon furieux,
 Dont cet enfant, le plus puissant des Dieux,
 Nous va bruslant par sa flèche mortelle ;
 Si onq, hélas ! quelque belle cruelle
 T'a fait mourir des doux traits de ses yeux,
 Et si tu as d'un beau vers gracieux
 Fait vivre après sa cruauté trop belle ;
 Vien, mon Tronchay, vien m'ayder à chanter
 Ce fier Amour, dont me fait enchanter
 L'œil, mais trop beau, de ma Nimphe admirable,
 Ou vien au moins, après que mon destin
 Par cet amour m'aura fait prendre fin,
 Pleurer sus moy, tendrement pitoyable.

O D E

Je sen dedans mon courage,
 Mon courage languissant,
 Entrer la bouillante rage
 D'un brandon feu-vomissant,
 Vomissant en la main fière
 De l'enfant Venerien,
 Qui par l'œil de ma guerrière
 Consomme mon tout en rien.

Tout éblouy de la flâme,
 De la flâme et du tison

Qui va cendroyant mon âme,
Je perds toute ma raison,
Ma raison et ma parole,
Et sans forces haletant
Tout éperdu je m'affole,
Moy-mesme me tourmentant.

Impatient de moy-mesme,
Moy-mesme je me combas,
Et d'une manie extremes
J'ensanglante mes debas,
Mes debas, duquel le moindre
C'est d'un feu continuel
Me voir étouffer et poindre
En travail perpetuel.

Tout cela que la Nature,
La Nature et les beaux Cieux,
Dedans leur ronde peinture,
Produisent de gracieux,
De gracieux et de brave,
Me semble tout déplaisant,
Et d'un soing amer et grave
Le plaisir me va cuisant.

La Mer s'enflant toute ireuse,
Toute ireuse regorgeant,
Et colerément hideuse
Ses bords de gros flots rongean,
Rongean l'aboyante roche,
Ne monstre tant de rancœur,
Que fait ce soin qui m'accroche,
Jusqu'au plus vif de mon cœur.

Et cela qui plus m'outrage,
M'outrage en mon grand mal-heur,

C'est qu'aucun par tesmoignage
 Ne va plaignant ma douleur.
 Douleur fiere ! ô fiere plainte !
 Plus je redouble mon plaint,
 L'enfant de mainte complainte,
 Tant moins alors je suis plaint.

De nuit tout presage horrible,
 Horrible autour de mon chef,
 D'un croassement terrible
 Accompagne ce mechef,
 Ce mechef espouvantable,
 Qui me rend palle et defait,
 Comme cil qui est coupable,
 De la mort par son forfait.

Helas ! que ne peux-je taire,
 Taire et cacher à part moy,
 Ce qui ne faict que desplaire
 A chascun de mon esmoy,
 Mon esmoy, qui estincelle
 Maugré moy par l'univers ?
 Hé! qui les feux d'amour cele,
 Plus il les rend descouverts.

O D E

Dieu sonne-lire, archer, porte-carquois,
 Donne vigueur à ma debile voix !
 Et toy qui fus de Narcisse surprise,
 Rechante au son de ma douce entreprise.
 L'honneur du Ciel, de Cillene et des dieux,
 Poste, disert, subtil, ingenieux,
 Fay que mon chant me serve d'une flame
 Pour attiedir la glace de ma Dame.

Sus, chevrepieds, qu'on delaisse à danser
Pour faire escorte à mon divin penser !
Nymphes de bois, que chascune ores chante
Cest œil, ce ris, qui m'aveugle et m'enchanté ;
Et toy qui fais tapisser de tes fleurs
Les verds bosquets remplis de mes douleurs,
Que ta verdure esparsé en la campagne
Me serve aussi de fidelle compagne.

Je ne quiers point, pour accomplir mon heur,
Que l'on me fasse un somptueux honneur,
Ny des maisons à l'antique fondées,
Ny un colosse à septante coudées,
Et moins eueor qu'un Mirte ou verd Laurier,
Des fronts sçavants le désiré loyer,
Ou qu'un Trophée enflé de la victoire
D'un haut triumphe, empanache ma gloire.

Ny les faveurs des puissans Roys sacrez,
Ny tous les dons à Venus consacrez,
Ny les thresors que l'Orient ameine,
De l'enchanteur, ny la science vaine,
Pourroient la playe immortelle guerir
Qui doucement vivant me faict perir ;
Mais seulement ce doux traict qui me blesse
Peut appaiser la douleur qui me presse.

Las ! maintenant Amour me faict bien voir
Combien il a sus mon cœur de pouvoir,
Bien qu'autres-fois faute d'experiance
M'a faict blasmer de ce dieu la puissance ;
Helas ! je crains qu'ayant eu à mespris
Son feu, par luy n'en sois ainsi surpris
De luy, qui faict par un cruel martire
Sentir la foudre et fureur de son ire.

Picus jadis en oiseau converty,
 Las! m'en devoit avoir bien adverty ;
 Daphné aussi me le monstroït, et mesme
 Celuy qui fut amoureux de soy-mesme ;
 Mais soit qu'oiseau je devienne, arbre ou fleur,
 Au moins alors finira ma douleur,
 Prenant sus moy, pour juste recompense,
 Amour cruel pitoyable vengeance.

Mais fasse Amour comme il voudra de moy ;
 Si de mon cœur n'ostera-il la foy
 Que je te dois, estant dès ma naissance
 Predestiné de vivre en ta puissance ;
 Et si la mort m'avance son mal-heur,
 Cela n'est rien, eu esgard au bon-heur
 Que je reçois, voyant mon amour telle
 Que de soy-mesme el' se rend immortelle.

O D E

La pierre dure est cavée
 Par l'eau, mollement lavée,
 Le temps consume et abat
 Les sourcilleuses montaignes,
 Les esgallant aux campagnes,
 Où mainte riviere bat.

Le peuple ignorant et rude
 S'est repoly par l'estude
 Des lois et divins escrits ;
 Mainte gent vagante et folle
 A usé de la parolle
 Pour ses incomposez cris.

Le lyon beste tres-fiere,
Contre sa façon premiere,
S'adoucist entre nos mains :
Bref il n'est rien si horrible
Que ne domte, plus terrible,
Le temps avec les humains.

Le temps faict souvent abattre
L'artifice d'un Théâtre,
Qui semble à voir immortel.
Où sont or les dieux antiques
Tant chantez par vers lyriques,
Où est de Venus l'Autel ?

La mer contre soy flottante,
Qui ravit, froisse et desplante,
N'est pas tousjours en fureur ;
L'air tourbillonné d'orage,
Tempestant d'un fier nuage,
N'eternize son horreur.

Rien n'est si fort et estrange
Dont le temps ne face eschange ;
Mais hélas ! il ne peut rien
Contre une de rigueur pleine,
Ne la pouvant faire mienne,
Encores que je soy sien.

O D E

Le jeune amant Abydois
Nageant l'estroit Helesponte,
En vain renfonçoit sa voix
Quand la mer sourde le domte ;
Cependant la belle Heron

Court de l'œil tout l'environ,
 En vain se plaignant souvent
 Pour la torche coustumiere,
 D'entre-eux fidelle lumiere,
 Esteinte à force du vent.

Leandre dict, en passant,
 A la mer d'une voix basse :
 Las! pren moy en repassant,
 Et fay qu'à ce coup je passe !
 Mais non-obstant tous ses plaints
 De regrets amoureux pleins,
 L'avare flot de la mer
 Desjà la gorge luy sale,
 Et dedans son corps avale
 Son breuvage trop amer.

Jà desjà du pauvre amant,
 Quoy que son cœur il efforce,
 S'estendent negligemment
 Ses bras sans aucune force ;
 Or entre les eaux coulant,
 Or dessus contreroulant,
 Et ores d'un teinct de mort,
 Errant, tournant au rivage,
 Ensemble avec le courage
 Il perd vie et tout effort.

Mais, las ! il ne suffisoit
 A ceste tempeste ireuse,
 Si son corps el' ne brisoit
 A quelque roche escumeuse.
 Là s'esteignit la beauté,
 Là finit la loyauté
 De l'amant audacieux,

Dont la pitié et la gloire
Feront voller la memoire
Jusques au plus haut des cieux.

La bouche qui souspiroit
Sus la levre emmiellée
De sa dame, se couvroit
D'une amertume sallée ;
Et les bras accoustumez
Aux embrassemens ayez
De ces deux amans tous nuds,
Battoyent quelque roche dure,
Où alloient à l'aventure
Aux rivages incongneus.

Las ! hélas ! ce corps tant beau,
Las ! ce tant brave courage,
Sent par faute d'un flambeau
De la mer le dur orage !
Celny qui si tendrement
Se baignoit, et mollement
De maint unguent adoucy
Arrousoit ses tresses blondes,
Maintenant dessus les ondes
Vogue et flotte sans mercy.

Celle qui sent les douleurs
De quelque amour rigoureuse,
Peut bien congnoistre les pleurs
Que faisoit la mal-heureuse
Heron, qui n'a lors espoir
Que d'un futur desespoir,
En vain attendant le jour,
Qui d'une pareille envie
Luy a faict finer sa vie,
Ses regrets et son amour,

Celuy qui voudra sçavoir
 Le dur tourment de Leandre,
 Que tost il me vieune voir,
 Et ma triste voix entendre ;
 Lors il verra la vigueur
 D'une cruelle rigueur,
 Et la douleur que je sens,
 Agité d'une tempeste,
 Qui me brouille dans la teste,
 Faisant troubler tous mes sens.

Il me pourra voir flottant
 Contre le roc et la rive,
 Et en vain me tourmentant
 Sans qu'à mon doux port j'arrive ;
 Il verra le flambeau mort,
 Presage, hélas ! de ma mort,
 Puis, hélas ! mon corps roulant
 Contre les flancs d'une roche,
 Dont le flot ireux m'approche
 L'un sur l'autre redoublant.

Il verra mes jeunes ans
 S'estre passez en delices,
 Et à tous les jeux plaisans
 Des plus gaillards exercices ;
 Il verra l'embrassement
 Que j'ay eu si doucement
 De ma premiere amitié,
 Pour me voir en telle peine
 Et proye à l'onde inhumaine,
 Se convertir à pitié.

La tempeste et de la mer
 Cest impetueux orage,
 C'est l'amer de mon aymer,

Qui flotte et bat mon jeune age
Qui ne me permet aussi
Surgir au port de merci ;
Et puis ce brandon esteinct,
C'est la froideur de ma dame,
Dont la chaleur de mon âme
Et ma vie aussi s'esteint.

Le roc dont je suis battu,
Qui ainsi me froisse et blesse,
C'est la trop chasté vertu
Et rigueur de ma maïstresse,
Qui contre moy sans cesser
Mal sus mal faict amasser ;
Et puis ses flots tant ireux,
Sont les amoureuses peines
Qui s'escoulent dans mes veines
Et dans mon cœur langoureux.

Les delices, le plaisir,
Qui me faisoient heureux vivre,
Venoient pour n'avoir desir
De cest aveugle Amour suyvre ;
L'embracement costumier
De mon chaut amour premier,
Estoit l'estroite amitié
De ma liberté tant douce,
Que maintenant me repousse
Une cruelle moitié.

Je voy ceste liberté,
Helas ! estre convertie
En la dure cruauté
De ma trop douce ennemie.
Las, hélas ! ce ne sont pas
Les tendres et doux appas

Dont je nourrissoy mon cœur,
 Lors que ma libre jeunesse
 Me rendoit de la tristesse
 Et de moy-mesme vainqueur.

Mais pourtant que ces malheurs
 Te facent, je ne desire,
 Compagne de mes douleurs,
 Ny de mon cruel martire.
 Je voudroy tant seulement,
 Que descouvrant mon tourment,
 Et la parfaite amitié
 Dont saintement je t'admire,
 Que de mon cruel martire
 Tu prinses quelque pitié.

O D E

Si en un lieu solitaire
 Les ennuis me font retraire,
 Pour me plaindre tout sculet,
 Si je cherche les montaignes,
 Ou des plus vertes campagnes
 Le murmurant ruisselet ;

Lors ces choses tant secrettes,
 Bien qu'aux autres soyent muettes,
 Me voyant en tel esmoy,
 Toutes d'un chant pitoyable,
 Mais, hélas ! peu secourable,
 Gemissent avecques moy.

En quelque part que je tourne,
 Tousjours le dueil y sejourne,
 Le cours mesme du ruisseau

S'enfle aux pleurs de ma plainte;
Sa fleur tombante à ma plainte
Y pleure maint arbrisseau.

Les poissons viennent en tourbe,
Le plus fort chesne se courbe
Au son de mes piteux cris ;
Et le satyre follastre
Tout coy delaisse à s'esbattre
Pour desplorer mes escrits.

Je voy l'oyseau qui se panche
Tout pensif dessus la branche,
Puis en douloureux accens
Degoise son doux ramage,
Qui au plus felon courage,
Pourroit chatouiller les sens.

Je voy le troupeau champestre,
Qui oublie à se repaistre,
Pour entendre ma chanson ;
J'entends les cavernes basses
Par leurs voix rauques et lasses,
Lamenter mon triste son.

Mais que me sert faire entendre
Mon chant pitoyable et tendre,
Si une, hélas ! n'en croit rien,
Que sur toute autre j'admire,
Et que seule je desire
Se convertir à mon bien ?

RESPONSE

DE L'ADMIRÉE

Quand je veux chanter sus ma lire
 Le martire,
 Dont cest aveugle enfant me point ;
 Privée de mes sens à l'heure
 Je demeure,
 Las ! comme si je n'estoy point.

Dont pourroit estre aussi la vie
 Plus ravie,
 Que par un amoureux esmoy ?
 Seul il me faict la mort ensuyvre,
 Pour revivre
 Quand il s'en part d'avecques moy.

Ne me fay point sentir la peine
 D'ennuis pleine,
 Las ! je te pry, ô Cupidon,
 Que tu fis, hélas ! trop rebelle
 A ta belle,
 Mais trop miserable, Didon.

Mon cors foiblit et mon cœur tremble,
 Quand ensemble
 Je me trouve avec mon amy,
 Ou soit que d'une douce force
 Il s'efforce
 De mon honneur estre ennemy ;
 Ou soit qu'il me monstre sa Muse
 Qui m'accuse

D'une aigre-douce cruauté,
 Ou les beaux vers dont il m'honore,
 Et decore,
 Le plus parfait de ma beauté.

Car si je regarde à la flamme
 Qui m'enflamme,
 Le bruslant en mon amitié,
 Alors ayant de sa mort crainte,
 Suis contrainte
 D'avoir de luy quelque pitié.

Mais, hélas ! s'il avoit envie,
 De ma vie,
 Si tu veux pour le secourir,
 Cupido, je te l'abandonne,
 Et luy donne ;
 Mais ne fay mon honneur mourir !

Arriere Grec, Latin, Toscau, arriere,
 Je ne veux plus de vostre invention,
 Pour eslevér en admiration
 L'œil tant divin de ma belle guerriere !
 Assez cest œil me verse de matiere
 Au fond du mien, assez de passion,
 Pour en dorer ma noble nation,
 Et n'estre plus de vous trois la derniere.
 Assez vrayment, au fort de mon souci,
 Pindare, Horace, et vous Petrarque aussi,
 J'ay voulu suyvre et piller vostre lire ;
 Advienne ainsi qu'un jour tous nos neveux
 Aillent suyvant de près à près les vœux,
 Dont ma Pallas sans vostre aide j'admire.

Le Ciel me fasse estre un François Terpandre,
 Pour accorder mon luc à mes douleurs,

Peignant mes vers des plus belles couleurs
 Dont il fleurist le beau de sa Cassandre ;
 Viennent aussi du Florentin descendre
 Dedans mon sein les souspirs et les pleurs ;
 Que j'aye encor les plus divines fleurs
 De l'Olivier, pour mes vœux y apprendre.

Vienne Baïf avecques son doux son,
 Vienne Panjas le François Apollon,
 Si brusleray-je encor en mon courage.

Tant seulement tirez-moy un sous-ri
 De ma cruelle, et lors par mes escrits
 Je vous feray à tous un humble homage.

Depuis le jour qu'il me convint distraire,
 Et d'avec moy, comme vœuf, m'absenter,
 Je n'ay cessé de plaindre et lamenter,
 Traisnant ma vie amerement austere.

Me desrobant dans un bois solitaire
 Rien ne se vient à mes yeux presenter,
 Fors une horreur, qui faict espouvanter
 Mon cerveau vuide, en cent doubtes contraire.

Morne et pensif, d'une face ternie,
 Je pleure et fuy tout autre compagnie,
 Ne me baignant qu'aux frayeurs de la mort.

La tourterelle au bois en ceste sorte,
 Venfve, gemist dessus la branche morte,
 S'adoulourant de son propre confort.

Soit qu'esgaré par l'espeuseur d'un bois,
 Ou par l'horreur de quelque antre sauvage,
 Ou soit qu'auprès d'un trepillant rivage,
 Je tranche l'air des souspirs de ma voix ;
 Soit qu'en resvant aux amoureuses loix,
 Du rossignol j'escoute le ramage,
 Ou qu'en pensant ramollir mon courage,
 Mon luc j'anime au passer de mes doigts ;

Vers quelque part que mes pas j'achemine,
 Tousjours me suit ton idole divine,
 Tant que parfois j'allonge bras et mains
 Pour te taster, mais, las ! ce n'est qu'un songe,
 Où jour et nuit tourmenté je me plonge
 Dedans la mer de mes pleurs inhumains.

Ce port hautain, cette grace royale,
 Ce chef mouvant, cet honneste desdain,
 Et dans un cueur doucement inhumain
 Cette amitié tant traîtrement loyale ;
 Cette douceur à l'ambrosie esgale,
 Dout me paissant j'esternize ma faim ;
 Cette pitié, que je m'efforce en vain
 Rendre vers moy chichement liberale ;
 M'ont desjà tant et tant livré d'assaux,
 Que plus je cuide estre au bout de mes maux,
 Plus je me trouve environné d'alarmes.
 Sçauroy-je point d'une contrepoison
 Mediciner ma debile raison
 Pour l'asseurer entre tant de vacarmes ?

Mille squadrons demarchans de bravade
 Pour me charger s'avancent fierement,
 Tournans sus moy les yeux, non autrement
 Que d'un lion, la flamboyante œillade.
 J'en voy desjà qui d'une apre tirade
 Dardent sus moy leurs flesches vivement ;
 J'en sen, j'en sen, qui venimeusement
 De mille coups navrent ma chair malade.
 Ha ! qu'est cecy ! je croy que c'est Amour,
 Qui furiant en cet horrible estour,
 Me veut combattre à toute sa puissance.
 Je voy donq bien qu'il faut mettre mon but
 A tenir fort, n'esperant pour salut
 Desesperé, rien moins que l'esperance.

Pas ne te fie au traître doux langage
 Du cant amant, trompeur et mensonger,
 Qui te repaist d'un controuvé songer
 Te découvrant son esprit trop volage.
 Ariadne ainsi congnut bien le damage
 D'amour trop prompt en son propre danger,
 Quand son Thesée au rivage estrange
 La delaisa d'un parjure courage.
 Ny la longueur des ans sybilliens,
 Ny tous les fiers travaux herculiens
 Me sçauroient rendre en amours variable.
 Et, sans mentir, je me feray bien fort,
 Que descouvrant ta perte, après ta mort
 Tu me plaindras, en vain lors pitoyable.

Main, douce main, molette et ivoyrine,
 Qui de tes doigts longuettement mignards,
 Fais honte à ceux que richement espars
 L'aube descouvre en sa clarté rosine ;
 Main qui m'enlasse, humainement divine,
 De mille neuz doucement fretillards,
 Trop plus estroit que la corde et les dars
 Du foible-fort enfant de la Cyprine ;
 Main, dont mes pleurs j'ay esté apaisant,
 Et qu'halenant, baisant et rebaisant
 J'ay attiedie en mes bouillantes larmes ;
 Main qui me tiens esclave librement,
 Las ! guide-moy au lieu, où franchement
 Je sois vainqueur de tes douces alarmes !

Combien de fois dessus ta belle main,
 La mignardant de ma bouche lascive,
 J'ay delaisé mainte enseigne naïve
 Que de ma dent j'y engravois en vain ;
 Veu qu'en ton cueur, cueur de marbre ou d'erain,
 Cette morsure aucunement n'arrive ;

Mais dans le mien, eternellement vive,
 D'un souvenir, el' me ronge, inhumain.
 Je suis semblable à celuy qui veut prendre,
 Et qui au lieu de ce qu'il veut surprendre,
 Dans son filet, se voit le premier pris.
 Car te pensant laisser une morsure
 D'une mortelle et rompante blessure,
 A l'impourveu je me trouve surpris.

A NICOLAS DENISOT

CONTE D'ALSINOIS

Je voudroy bien en fidelles Cantiques
 Pouvoir, ainsi que tu fais, resonner,
 O Denisot, quand tu veux entonner
 De nostre Dieu les loüanges pudiques ;
 J'animeroy maints beaux fredons liriques,
 Qui me feroient du vray Christ couronner
 Qu'as entrepris de ta lire sonner,
 Autant, ou mieux, que les harpeurs antiques.
 Mais, las, hélas ! l'ombre d'un petit dieu
 Ha tant gagné dans mes esprits tel lien
 Qu'el' me retient voilé de ses tenebres.
 Tes chants si elers donnent vie à l'esprit,
 Hé ! la noirceur de mon nital escrit
 Ne me presdit que mille cris funebres.

Si ce grand ciel portrait divinement
 Avoit laissé sa course vagabonde,
 Plus n'y auroit en ce terrestre monde,
 Ni mesme en luy, force ni mouvement ;
 S'il ne vouloit par son nourrissage
 Rendre la terre à produire fœcunde,
 En ces bas lieux, ni en sa hauteur ronde
 Il n'y auroit qu'un chaos seulement.

Sans toy aussi, mon Ciel et ma puissance,
 Cela qu'on voit dedans moy d'excellence
 (Ton petit monde) hélas, seroit pery !
 Inspire-moy, garde que je ne meure,
 Si tu ne veux que ton honneur demeure
 Avecques moy pareillement tary.

Tu le sçais bien, et ne le veux pas croire,
 Tu l'entens bien, et ne le veux ouyr,
 Je suis à toy, et tu n'en veux jouyr,
 Il t'en souvient, et tu n'en as memoire.
 Je suis vaincu, tu ne veux la victoire,
 Tu me poursuis, et tu me veux fuïr,
 Rien qu'en mes pleurs tu ne veux t'esjouir
 En recevant de mes maux une gloire.
 Puis donc, hélas ! que mon plus grand tourment,
 Puis que mon mal t'est un contentement,
 Que ne fais-tu qu'entre tes bras je meure ?
 Et si ton cœur a pitié de ma mort,
 Que n'ay-je donq par luy quelque confort,
 Au moins s'il veut que vivant je demeure ?

J'estois un soir sur l'areneuse greve
 (Commun plaisir aux Nimphettes de Tours)
 Me promenant par maints folâtres tours
 Pour œillader ce bel œil qui me gresve ;
 Mais ce cruel, dont je n'ay point de tresve,
 Soudain, soudain par un de ses destours
 Me vint priver du bien de mes amours,
 Par un Vulcan qui lors me les enleve.
 Voilà comment pour un peu de plaisir,
 Je suis après comblé de desplaisir,
 Estant moy-mesme à moy-mesme rebelle.
 Mais je te pry, pour tuer ce discord,
 Emprunte, Amour, un des traicts de la Mort
 Et le destrempe aux yeux de ma cruelle.

Soit qu'au milieu de la plaine muette,
 Compagne à tous mes plus segrez ennuis,
 Soit qu'au serein des plus tranquilles nuits,
 Je sois gisant dessus la fraiche herbe,
 Pour esventer, seul, d'une voix secrette,
 Le chaut tourment dont enflamé je suis,
 De ton ponvoir toy seule m'y conduis
 Tenant ma vie à tes plaisirs sugette.
 Ou soit qu'au lieu du soupir de ma voix
 J'enfle à ton los les doux Zephires cois,
 Soit que je sois te donnant congnoissance
 Du vif pourtrait de mon affection,
 Rien je ne peux sans la permission
 De ta supreme admirable puissance.

Si autrefois as terni de ta face
 L'Astre plus cler flamboyant dans les cieux ;
 Le moins de toy congnu en ces bas lieux
 Le plus parfait de nostre beau efface.
 Le ciel jaloux de sa prodigue grace
 En vain sur toy a esté envieux,
 Quand j'à ton los remontant jusqu'aux dieux
 De te servir encores le menace ;
 Mais quand au lieu de l'antique demeure
 T'envoleras, qu'ensemble aussi je meure !
 Car si ta fiere et dure cruauté
 Mesprise, hélas ! l'esclave qui t'adore,
 Au moins alors fera ma loyauté
 Qu'avec le Ciel je te serve et honore.

O que je n'ay les Muses en partage
 Comme Ronsard, nostre harpeur divin !
 Mais que ne suis-je un Soleil Angevin ;
 Que n'ay-je autant que Baif d'avantage ;
 Pour dire mieux l'esprit tant rare et sage
 De ma Pallas, sonnante l'heureuse fin

Du vray Amour, et l'aigre-doux venin
 Qui m'envieillist reverdissant mon age ?
 Pour eurichir les vœus dont j'idolâtre,
 Ce beau sein blanc, cette cuisse d'albâtre,
 Cet œil, ce front, ces deux arches d'ebene,
 Cet or luisant, cette mirrhine alene ?
 Tairoy-je bien la douceur de la rose
 Qui tient ma mort avec ma vie enclose ?

En mesme instant je sen, dedans mon ame,
 La hardiesse et la peur avoir place,
 Dont je m'asseure, et doute de la grace
 De ma benigne et rigoureuse dame.
 En esperant, sans espoir je reclame
 Ce qui m'alege, et ensemble me lasse ;
 Je suis en feu, me sentant tout en glace,
 Plus je prens cueur, plus transi je me pâme ;
 Je parle et tais, ce que l'audace et crainte
 Promet et nie, au ris de ma complainte.
 L'on voit ainsi la puissante Nature
 Donner la vie à l'esprit et au corps,
 En l'accordant en toute creature
 Par son contraire, et discordants accords.

Ce n'est cet œil fierement gracieux,
 Ce n'est aussi cette flâme nouvelle,
 Des doux desirs ny la Mère cruelle,
 Qui humblement me rend audacieux.
 Ny ce qui rend un amant curieux
 De fredonner d'une corde immortelle,
 Ny de l'amour la poignante estincelle
 Ont eschauffé mon esprit ny mes yeux.
 Ce n'est aussi la douceur nompareille
 De ton parler enchantant mon oreille :
 Je ne sçay quoy de grace plus entiere,
 Et de ton corps ton esprit revestu,

Est mon mon object, qui rend de sa lumiere
Le beau obscur, et mesme la vertu.

Desjà, desjà s'esbranloit ma pensée,
Pour ce mien corps de mes deux mains occire,
Quand j'aperçeus la grandeur que j'admire
De mon parler innocent offensée;
Mais s'apaisant ma fureur insensée,
Encontre moy, moy-mesme je vois dire:
Voudroy-tu bien t'apprester ce martire
Par ta cruelle entreprise dressée ?
Il vaut bien mieux que tu restes vivant
Pour te monstrier son loyal poursuivant.
Par ce moyen te congnoistra sans vice.
Voudroy-tu bien de sa beauté extremes
Priver tes yeux, en te perdant toi-mesme,
Et le moyen de luy faire service ?

Cet œil friant qui folastre se rouë,
Errant lascif d'un regard mi-ouvert,
Cet œil duquel maint amant est ouvert
Jusques au cœur, où le Cyprin se jouë ;
Ce vermeillon et de levre et de jouë ;
Ce chef tant beau, d'or blondissant couvert ;
Ce vif esprit où tout le mien se pert,
Cette rigueur où mon âme s'en jouë ;
Ce maniment de membres ondoyant,
Ce pied dispost au bal s'ebanoyant,
Ce gay soupir qui ma raison enchante,
Privent mes sens de toute guarison :
M'est donq ainsi l'antidote poison,
Et le venin nourriture alléchante ?

Reçoy, reçoy, Madame, ton servent,
Car si tu es d'une race hautaine,
Aux yeux François sa noblesse est certaine,

Si tu es docte, il est ton écrivain,
 Si tu es libre aussi il ne se vend ;
 Si des beautés tu es la primeraïne,
 La prime fleur de son âge n'est vaine,
 Si tu es douce il va le miel suivant.
 Si ton esprit, si ta pensée est grave,
 Tu le verras d'assurance si brave
 Contre un chacun maintenir ses efforts,
 Qu'il ne craindra, pour acquérir ta grace,
 Voire des cieux la superbe menace,
 Ni l'inhumain des plus cruelles morts.

Si tu tenois ma mignonne emmurée
 Dedans un fort renclos de toutes pars,
 Et qui peust faire au noir de ses rempars
 Une autre horreur, mesme à la tour quarrée ;
 Si tu osois la tenir enferrée,
 Liant plus fort tous ses membres mignards
 Qu'onques Venus ne fut avecques Mars,
 Ta rage encor ne seroit assurée.
 O sot Vulcan ! où est or ta raison ?
 Où luy veux-tu choisir une prison
 Pour l'esclaver d'une servile garde ?
 En vain ainsi tu la pretends fascher,
 Car celle la qui jà craint de pecher
 Assez, assez, d'elle-mesme se garde.

Ce doux harpeur qui d'un fredon lyrique
 Si chastement sur ses cordes chanta,
 Que de son chant la fureur enchanta,
 Qui gloutement ronge l'âme impudique ;
 Tant qu'il vesquit, Clitemnestre pudique
 En l'escoutant l'avengle Amour donta,
 Mais aussi tost que la mort luy osta
 El' vit mourir son Hymenée antique :
 Puissay-je ainsi de mon fredon mignard

Rompres les coups du traistre fretillard,
 Qui tire aux cueurs d'une flesche cruelle ;
 Je feray plus, car estant ton sonneur
 Je te rendray chastement immortelle,
 Plus que de moy, amy de ton honneur.

Veux-tu me faire en escrits surpasser
 Tous les meilleurs esprits de nostre France ?
 Oste de toy la rigueur à outrance
 Dont tu me fais sans cesse trespasser.
 Que promptement j'apperçoive casser
 Ce fier despit de felonnie vengeance,
 Et mes labeurs par gaye jouyssance
 De l'amoureux deduit recompenser.
 Si une fois par telle mignardise
 Je conduisois à chef mon entreprise,
 Je ne voudroy ceder à mon Ronsard.
 Baïf, Panias, Bellay, Tiard, Jodelle
 N'esmailleroient d'une plume si belle
 Du Paphien le doux evolé dard.

Quand j'aperçoy cet Amour violent
 Rougir sus moy de flambante colere,
 Et au venin d'une poison amere
 Tramper son trait dedans mes yeux volant ;
 Seul en soupirs plaignant ce maltalant,
 Pleurant, criant, je m'adresse à sa mere
 Pour adoucir la pointure trop fiere
 Duquel son fils me rend ainsi dolent.
 Helas (dist-el'), je n'ay puissance aucune
 Sur cet Enfant qui trop plain de rancune
 Me va navrant moy-mesme jusqu'au cueur ;
 Mais si tu veux bien amortir sa flâme,
 Va-t'en prier à deux genoux ta Dame,
 Qui seule peut amollir sa rigueur.

Comment es-tu vers moy tousjours cruelle,
 Ne sçais-tu pas que si j'aime ardemment,
 Plus j'en sçauray hair cruellement ?
 Aime-moy donq, aime, ma colombelle :
 Mais qu'ay-je dit encontre ma rebelle ?
 Qu'est l'enchanteur qui m'a si lourdement
 Fait transporter d'un tel aveuglement ?
 O playe au cueur qui me touche mortelle !
 Plus tost des cieux noircissent les flambeaux,
 Plus tost amont contrerampent les eaux,
 Plus tost le chaut de l'esté soit en glace,
 Et deusses-tu par cent milliers d'efforts
 Me retuer d'autant ou plus de morts
 Que je n'admire et honore ta grace.

Mais quand viendra que j'embrasse à mon aise
 Ce flanc douillet, ces deux pilliers marbrins,
 Ce col charnu, ces deux bras ivoirins,
 Tetant goulu cette vermeille fraise ?
 Mais quand viendra, que je morde, et rebaïse,
 Tastant, pressant ces dois languets rosins,
 Et qu'enlacé du bel or de tes crins
 J'aïlle embouchant cette vermeille braïse ?
 Mais quand viendra, qu'après tant de batailles,
 Dont servement mes'espris tu tenailles,
 Dessoubs l'aveu de ce traître garçon,
 Je puisse un coup, affranchissant d'ôtage
 Ce corps, ce cueur, languissant de servage,
 Par doux labeurs te payer ma rançon ?

Toute une nuit sus un lit estendu
 Près ton giron, ma gaillarde Nimphette,
 J'entrenouoy ma friande languette
 Avec ton dard mollement tendu ;
 Ores tout gay à ton blanc col pendu
 Je remordoy la rondeur fermelette

De ton beau sein, or ta cuisse grassette,
 Glissant sus toy lentement esperdu ;
 Mais quand ce vint au point de jouissance,
 Te defendant d'une aigre resistance,
 Ton cueur felon me boucha ce doux pas.
 O moy chetif ! plus chetif que Tantale !
 Quand d'une fain miserablement pale
 Je meurs béant auprès de mon repas.

Après avoir fort longtemps pourchassé
 Un doux moyen pour avec toy me joindre,
 Et soulageant le mal qui me vient poindre,
 Me voir aussi de tes bras enlassé,
 Il s'est offert, j'ay esté embrassé
 De tes chesnons, dont pour mes feux esteindre
 Nu contre nu tu n'as cessé d'estreindre
 Mon corps chetif, pesamment lassé ;
 Et toutefois plus ta lascive grace
 Se varioit pour eschauffer ma glace,
 Tant plus j'estoy froidement languissant.
 L'amour, hélas ! qui trop forte me donte
 M'empesche ainsi (trop miserable honte)
 D'estre de toy doucement jouissant.

O D E

Ça, tost, un baiser, mignarde,
 Moitement mol et lascif !
 Je le crains si chant qu'il m'arde
 D'un feu brazillant tout vif,
 Me laissant après glacé
 Comme un froid corps trespasé.

Mais comment est il possible
 Que ce qui me deust guerir
 Me fist (merveille terrible)
 Bruller, transir et mourir ?
 Voilà : ce sont des beaux tours
 De ce gentil dieu d'amours.

Plus ce mignon nous voit rire,
 Plus nos espoirs s'asseurer,
 Plus, cruel, il nous martire,
 Plus il fait nos yeux pleurer,
 Contre eschangeant nos accords
 En mille haineux discords.

Ha, que je crains, ma mignonne,
 Qu'il ait mes dits entendu,
 Et qu'iré ne m'en guerdonne
 D'un arc roïdement tendu,
 Descochant dedans mon cœur
 Un trait doré de rigueur.

Mais quelle plus grand' vengeance
 Me sçauroit ce dieu lancer,
 Que cette désesperance
 Dont il vient recompenser
 Moy pauvre fidelle amant,
 Delices de son tourment.

Fay, si tu veux, que mon âme,
 Fay que l'œil de mes esprits
 S'aveugle parmy la flâme
 Qui esclere aux mieux appris,
 Je parle à toi, Paphien,
 Aveugle archer, Ciprian.

Jusqu'au froid de mes mouëlles

Fay, fay tousjours, si tu veux,
De tes rouges mains cruelles
Sentir les doux-aigres feux ;
Fay que je sois animé
En amour sans estre aimé !

Fay mon amour malheureuse,
Ou me pipe d'un tel heur
Que d'une caute amoureuse
Je pense avoir la faveur,
Sans jamais mon corps au sien
Accoupler d'un doux lien.

Fay-moy servir d'une fable
Au lourd peuple mesdisant,
Fay que ton jeu delectable
Mon cueur aille mesprisant,
Sans aimer rien que les pleurs,
Les soucis et les douleurs.

Fay-moy contraire à moi-mesme
Troublé d'un horrible effort,
Herissé, tremblant et blesme
Souiller mes mains de ma mort,
Tirant, cruel, de mon flanc
Un bouillant ruisseau de sang !

Si ne seront point ces peines
Egales au dur ennuy,
Qui par traces inhumaines
Me r'entraîne avecques luy,
Et qui d'un faix inconstant
Me va tout accravantant.

Mais quoy ? faut-il telle guerre
Pour un baiser esmouvoir ?

Un baiser qui si doux erre
 Pour si doux me decevoir,
 M'embâmant de mille fleurs,
 De mille chaudes odeurs ?

Tu t'egares, ma complainte,
 Il vaut mieux finir icy
 D'amour toute fiere plainte,
 Tout soing, tout dueil, tout soucy
 Et pour mon ire apaiser
 Me radoucir d'un baiser.

O D E

Quand je suis absent de toy,
 Mon Dieu, mon Dieu, quel esmoy,
 Dieu, quelle jalouze flame
 Mes pauvres esprits enflame !
 Las ! je crains qu'un estranger
 Soudain ne fasse changer
 Par sa grâce piperesse
 L'amitié de ma maïstresse.
 Mais j'ay bien dedans mon cœur
 Une trop plus grande peur,
 C'est lors que ma Dryadette
 S'esgaye dessus l'herbette,
 Les plus belles fleurs pillant,
 Pour de son beau chef brillant
 En tisser les tresselettes ;
 Ou près des fontainelettes,
 Quand elle estonne les champs
 De la douceur de ces chants.
 Je crains que le fils de Rhée
 Bruslant de mon Admirée,

Divinement furieux,
N'abandonne là ses cieux,
Usant de douce rapine,
Sus ceste beauté divine ;
Ou qu'un autre Dieu puissant,
Pour en estre jouissant,
Piqué de mesme entreprise,
Ne poursuive telle prise.
Ce lascif Olympien,
Adultere, monstra bien
A Europe la pucelle
D'un blond thoreau la cautelle.
Le corps d'Yo converty
En genisse a bien senty
Ce porte-sceptre, et la rage
Du Junonien courage.
Le riche Dieu des lieux bas
Surpris d'un amoureux las
Ravit bien la Deoïde
Près de sa mere timide ;
Et tant d'autres Dieux qui ont
Pour l'amour changé de front.
Mais quoy ? parmy les bocages
N'errent les Panes sauvages ?
Tant de Satyres paillards
Au jeu d'amour fretillards,
De Faunes tant de peuplades,
La peur des Amadriades,
Qui par les bois sans cesser
Vont chercher et retracer,
Errans en courses lascives,
Les pas des Nymphes craintives !
Mais, las ! hélas ! si j'estoy,
Ma mignonne, auprès de toy,
Folastrant sous la feuillade,

De quelque douce frescade,
Couché tantost à l'envers
Sus un lict de gazons verds,
Endormy des eaux roulantes
Bruyamment doux-coulantes ;
Et tantost d'un pied hatif,
Chassant le lievre craintif,
Ou pipant mainte volée
D'oiseaux par la glus meslée,
Tantost dans un antre creux
Ombreusement cavernoux
Retrepignant une dance,
A la gaillarde cadance
Des champestres chalumeaux
Pastoralement ruraux,
La teste toute mouillée
D'odeurs et entortillée
De mille flairans bouquets,
Desrobez par ces bosquets ;
Pendant de toy, ma maistresse,
Prenant des baisers sans cesse.
Vrayment je n'aurois alors
Cest amer jaloux remors,
Vrayment cestē chaude flame
N'embrazeroit plus mon ame ;
Mais parce que je ne puis
Pour mes affairez ennuis,
Estre avec toy, ma Deesse,
Mais pour autant que la presse
De ces maudicts rapporteurs,
De ces flagornards menteurs
Me vont bouchant toute entrée
De ta si douce contrée,
Las ! au moins souviennē-toy,
Te souviennē un peu de moy,

Moy, qui rieu que toy n'admire.
Bons dieux ! que je n'ose dire
Que le volage estranger
Ait faict ce pendant changer,
Par sa grâce piperesse,
L'amitié de ma maistresse!
Ne la ravissez, bons Dieux,
Dans le pourpris de vos cieux !
Je dy lors que toute gaye
Sus l'herbette elle s'escgaye,
Les plus belles fleurs pillant,
Pour de son beau chef brillant
En tisser les tresselettes,
Ou près des fontainelettes
Quand elle estonne les champs
De la douceur de ses chants.
Ne ravissez ma mignonne
Dans vostre saincte couronne.
Je t'ajure de rechef,
Par tes yeux et par ton chef,
Et par ton front, ma Deesse,
A ce que tu ne te laisse
Tromper aux tentations,
Aux flatteuses passions,
Qui gastent l'amour entiere,
D'une affection premiere.
Mais, mais, mon Dieu, quel courroux,
Mais quel martire jaloux,
Mais, mais, quelle frenaisie
Brouillasse ma fantasie ?
Hé ! pourroy-je bien penser
Qu'on vouldist recompenser
Ma fermeté tant loyale
D'une trayson desloyale ?

CHANSON

Quand ma Nymphette jolie
 Tourne devers moy ses yeux,
 Hors de moy s'enfuit ma vie
 De moy navré furieux.

Si une fois ma cruelle
 Destourne ses yeux de moy,
 Blessé de rage nouvelle
 Je meurs en plus dur esmoy.

Que feroiy-je donc pour vivre ?
 Quel just reboiroiy-je, hélas !
 Faudroit-il point que delivre
 Je me visse de ses las ?

Ce seroit le vray breuvage,
 Ce seroit ma guarison :
 Mais je me plais davantage
 En ceste douce prison.

SONNETS

Ma plume lente oiseusement couharde,
 Seiche et poudreuse en un coing languissoit,
 Mon front baissé, resveur s'aparessoit,
 Se renfrongnant d'une chere songearde ;
 Ma triste voix d'une parole tarde,
 S'arraisonnant contre moy gemissoit,
 Et de mes yeux une liqueur issoit
 Me flestrissant d'une couleur blafarde ;

Mais un beau feu, un beau feu pris du ciel,
 Mais un beau dard, un beau dard plein de miel,
 Mais un beau crin, un beau crin qui me lie
 M'ont desjà tant eschauffé, poingt, pressé,
 Que sous mes pieds gaillard j'ay terrassé
 Toute l'humeur de ma melancolie.

Je ne veux point aux amoureux discours
 Ma douce plume aucunement contrecindre,
 Et si ne veux pareillement esteindre
 Outre mon gré le nœu de mes amours.

L'eau veut couler avecque un libre cours,
 La terre veut ses fleurs librement peindre,
 La vigne aussi avec l'ormeau se ceindre
 De sa nature entregrimpant ses tours.

Mieux que forcé croist le branchu lierre,
 L'on void aussi la precieuse pierre
 Auprès des eaux luire ses bords natifs.

La beauté nuë hait le fardé visage,
 Le rossignol ne contraint son ramage,
 Mes vers aussi ne sont point abortifs.

Si d'un Orace, ou Catulle, qui dore
 Ses vers mignards d'un or delicieux,
 Si d'un Properce en vers industrieux,
 Si d'un Ovide ou d'un Orphée encore :
 Si d'un Tibulle, ou d'un Toscan qu'honore
 Tout brave esprit hautement curieux,
 Si d'un Ronsard, Bellay ingénieux,
 Si d'un Baïf mes vers sont vaineus ore ;

Lalage aussi, Lesbie et la Cynthie,
 Corinne belle, Euridice et Delie,
 Laure, Cassandre, Olive et la Meline
 Perdent adonc de la beauté le prix,
 Par celle là qu'admirent mes esprits,
 En deité plus que les Dieux divine.

L'un tout grongnard en sa rude vieillesse,
 L'autre privé d'amoureuse faveur,
 Et cestuy-cy tout glacé de froideur,
 Blasme d'Amour la gaye gentillesse.

L'un abesty d'ignorante paresse,
 L'autre jurant brutal en son mal heur,
 De nos escrits veut gourmander l'honneur,
 Rongean ses doigts de nous voir en liesse.

Mais en despit de leurs grondans abois,
 J'entonneray des accents de ma voix
 Le plus parfaict de ta divine gloire ;

Leur sot babil quelquefois perira,
 Et maugré eux, immortel volera
 D'un docte Amant le nom en la memoire.

Ce feint parler d'une voix infantine,
 Qui me brandist d'un langage mignard,
 Et qui d'un son foibletement jazard
 Tremble et begaye au fond de ma poitrine ;

Ce ris honteux, ceste jeunette mine,
 Et l'ondoyer d'un doux flottant regard,
 Qui traversant une œillade à l'escart
 M'esbloüit tout d'une flame estoilline ;

Et plus encor ce baiseret flattant
 Qui chaudement par langues combattant
 Remplist ma bouche en odeurs parfumée,
 Me faist toucher le but de mon desir ;

Mais, ô trop vain et volage plaisir,
 Quand tous mes dictes se perdent en fumée !

Cent fois je baise et ton front, et tes yeux,
 Ton sein, ta main, ta bouche, ta gorgette,
 Cent et cent fois te mignardant, garcette,
 Je te rebaise et rebaise en cent lieux.

Tu m'as rendu jusque là furieux
 En baiserets, qu'une fois ma bouchette

Laisa couler une aspre doucelette
 Sus ton nombril (lien delieieux).
 O doux apast, doux apast, si ta flame
 N'eust embrazé depuis l'heure mon ame
 D'un feu cruel, qui me tient enflamé ?
 Mais tel mal-heur me donne un si grand aise,
 Que de pouvoir redoubler ceste braise,
 Je voudroy bien, voire au lieu plus aimé !

La moite nuict sa teste couronnoit
 De mainte estoille au ciel resplendissante,
 Et mollement à nos yeux blandissante,
 Après la peine un doux somme amenoit ;
 Le gresillon aux prez rejargonnoit,
 Perçant, criard, d'une voix esgrissante ;
 Et aux forests jaunement pallissante,
 D'un teint blafard la lune rayonnoit.
 Quand j'apperçeus ma Nymphette descendre
 De son cheval pour à mon col se pendre,
 Me caressant d'un baiser savoureux.
 Devant le jour la nuict me soit premiere,
 Plus chere aussi l'ombre que la lumiere,
 Puis qu'el' m'a faict si content amoureux.

Quand j'apperçoy quelque traict approchant
 De tes beautez, dans une belle dame,
 Soit de l'esclair de ta jumelle flame,
 Ou de ton ris les plus fiers alleschant,
 Soit de ce sein deux beaux thresors cachant,
 Dont le toucher le feu mesmes enflame,
 Ou soit du poil, blond tyran de mon ame,
 Soit du parler, ou bien soit de ton chant,
 Soit d'un beau port, d'un maniment folastre,
 D'un petit pied glissant que j'idolastre,
 Ou soit du moins de tes perfections ;
 Je suis contraint, charmé de douce rage,

En ton honneur luy rendre quelque hommage,
 Sans toutesfois changer mes passions.

Si ton pouvoir qui mon ame domine,
 Est mon appuy, et le seul fondement
 Dessus lequel mon amour fermement
 Se soustenant, autre-part ne s'incline ;
 Si de ta main celestement divine
 Tu me distrais du sentier de tourment,
 Si mon espoir, si mon contentement
 En mon vouloir (mon seul but) se termine ;
 Si je ne peux rien faire ou desirer,
 Ou au plus haut de l'Amour aspirer
 Si premier n'est permis de toy, Madame ;
 Donques pourquoy tous les jours permets-tu
 Que mon amour je chante, et ta vertu,
 Si tu ne crois en l'ardeur qui m'enflame ?

Je ne voyois à l'entour de ma teste,
 Passant les monts, que mille espaiz brouillarts ;
 Une Aure, adonc courant de toutes parts,
 Souffloit par l'air une noire tempeste ;
 Onc Jupiter, quand horrible il s'appreste
 De nous lancer la fureur de ses dards,
 Ne fut si fier, qu'en ces esclairs esparts
 Qui rougissoient des montaignes la creste.
 Chacun ainsi, de douleur entamé,
 Ores de peur, ores de froid pasmé,
 Rouloit transy dans la neige bouillante ;
 Mais cest Amour de tous efforts vainqueur,
 Convertissoit au contraire, en mon cœur,
 Le froid en chaud, en Zephirs la tourmente.

A JACQUES MICHON

Veux-tu sçavoir comme l'on doit passer
 Durant le temps de la verte jeunesse,
 Et jours et nuicts en la douce liesse,
 Qui fait l'Amant doucement trepasser ?
 Veux-tu sçavoir comme il faut s'enlacer,
 Et comme on doit, par folastre allegresse,
 Cueillir les fleurs d'une tendre maistresse
 Et tendrement sa bouchette presser ?
 Veux-tu, Michon, la douce mignardise,
 Qu'une Mignarde en cent façons desguise,
 Lors qu'elle embrasse un Mignard Amoureux ?
 Viens-t'en icy, viens allumer ta flame,
 Puis, arrivé dans le sein de ta dame,
 Fay le devoir d'un Amant valeureux.

MIGNARDISES

AMOUREUSES

Quittons, ma belle maistresse,
 Quittons l'oiseuse paresse,
 Qui nous a tins langoureux
 Durant ce temps froidoureux,
 Que dessous la glace lente
 L'amour estoit sommeillante.
 Ne soyons pas enfermez ;
 Allons voir les bois ramez,
 Allons cueillir des fleurettes,
 Allons, sur les herbelettes,
 En quelque ombrageux destour

Deviser de nostre amour ;
Allons, ma belle maistresse,
Faire à ce printemps caresse,
Au plus beau de ce printemps
De mille doux passe-temps ;
Et me croy que tu n'as garde
De m'ouïr parler, Mignarde,
Que de nostre affection,
Que de nostre passion,
Qui d'une si douce flame
Nous chatoüille et nous renflame.
A quoy m'emploiray-je mieux ?
Veux-tu que je cherche aux Cieux
Des Astres la quint'-essence,
Dont je n'ay la congnoissance ?
Ce n'est pas encore à moy
D'entrer en un tel esmoy,
Ni d'une chose tant vaine
Prendre tant soit peu de peine.
Quand j'auray les cheveux gris
Et que les jeux et les ris
De ma folastre jeunesse
Deplairont à ma vieillesse,
Lors je seray soucieux
De philosopher aux Cieux,
De leur puissance, et de l'heure
Qu'il conviendra que je meure ;
Lors plein d'ennuis et de soing
Je mettray l'amour au loing.
Mais il me plaist de cest aage
Plustost dedans mon courage
Nourrir dix mille plaisirs,
Dix mille jeunes desirs ;
Sçavoir comme il faut attraire
Les pucelles, comme plaie

A leur esprit tendrelet
Par maint escrit doucelet ;
Il me plaist, dès mon enfance,
D'avoir entré dans la dance
Des neuf filles, qui m'ont mis
Au rang de leurs mieux appris,
Des mignardes qui m'inspirent
Les plus beaux vers qui t'admirent.
Quelquefois il me plaist bien,
Par ce bon pere Evien,
Me lavant dans son breuvage,
Charmer de mes maux la rage ;
Souvent entre les odeurs
Des mieux flairantes senteurs
Faire un chevet de fleurettes,
De roses, de violettes,
Et sur ce lict doucelet
Reposer mon chef mollet.
Mais c'est trop parlé, Mignarde ;
Ce devis trop nous retarde
D'aller voir le plus beau lieu,
Qu'onques ce bean petit Dieu
Appresta pour la plaisance
De sa lascive Jouvance.
Là, mille petits vents doux,
Là, l'herbe jusqu'aux genoux,
Là, la fraîcheur des ombrages,
Là, les esgarez bocages,
Là, les ruisselets coulans
D'un doux bruit retrepillans,
Là, les plus plaisans ramage
Des gays oisillons sauvages
Flattent de mille douceurs
Des Amants les jeunes cœurs ;
Mais là, sus tout me contente

Une caverne beante
Dans un rocher entr'ouvert,
Tout peinct au dedans de verd.
Là, mille sentes secrettes
Separent mille chambrettes,
Si bien choses à l'entour,
Qu'en faveur de nostre amour
On jugeroit la Nature
Avoir faict ceste closture.
Combien, ô bel Antre creux,
Je te nommerois heureux,
Si de ma belle Admirée
Dans quelque coing esgarée
De toy, bel Antre sacré,
Je jouïssois à mon gré ?
Si dans ta seure cachette,
La tirant toute seulette,
Tantost resuçant ses yeux
D'un baiser délicieux,
Tantost sa levre mollette,
Et sa poitrine douillette,
D'un estroict embrassement
Je soulageoy mon tourment !
Lors ton ombre bien heureuse,
Ton ombre, belle amoureuse,
Sous ce verd roc esmaillé,
Rustiquement entaillé,
Rendroit de plus grands oracles,
Et feroit plus de miracles
Que ne faict le Délien
Dans l'Antre Trophonien ;
Lors Nimphes et Oréades,
Dryades, Amadryades,
Ventelans leurs crings esparts,
Accouroient de toutes parts,

Pour mener en rond la dance
Au fond de ta creuse pance,
Et toutes en ton honneur,
Et en signe du bon heur
Que j'auroy soubs ton ombrage
Reçeu, bel Antre sauvage,
T'orneroient des plus beaux sons
De leurs divines chansons.
L'une y viendrait la main pleine
De lys, et de marjoleine,
De roses, de romarin,
De baselic et de thin,
De violettes d'eslite,
Des fleurs de la marguerite ;
L'une empliroit son giron,
Ceuillant de tout l'environ
Le tousjours-frais amaranthe,
Et l'herbe plus odorante,
Qu'encor elle arrouseroit
D'une eau, qu'elle garderoit
La plus chere et precieuse
Dans sa chambrette odoreuse ;
L'autre avecques le safran
Cueilly sus le mont Liban,
Avec la boîte garnie
Des parfums de l'Arabie,
Accourroit hastivement
Pour te voir, et saintement
Te feroient toutes largesse
Du plus beau de leur richesse.
Ainsi sois-tu desormais,
Bel Antre, dit à jamais
(Donnant certaines responses
Aux amoureuses semonces),
Ainsi sois-tu, bien-heureux,

Dict : l'Antre des amoureux !
 Si donc un Amant desire
 Allegeance à son martyr,
 Et s'il veut estre certain
 S'il fera l'amour en vain
 A sa Dame trop rebelle,
 Ou bien s'il doit de la belle
 Amollissant la rigueur
 Quelquefois flechir le cueur,
 Ayant pour sa recompense
 Enfin d'elle jouissance,
 Et qu'ainsi te vienne voir,
 Bel Antre, pour en sçavoir
 La response veritable;
 Que d'une voix admirable
 Il entende dans ce lieu
 L'oracle de quelque Dieu,
 Qui luy decouvre l'issue
 De son amour jà conçue;
 Qui luy die comme il faut
 Faire embraser d'un feu chaut
 Les cueurs des tendres pucelles;
 Comme on doit ces Damoiselles
 Mignardement animer
 A gouster le jeu d'aimer.
 Ainsi du soleil la rage
 N'approche de ton ombrage;
 Ainsi sois-tu, bien heureux
 Dit : l'Antre des amoureux;
 Ainsi la source argentine
 De ta fontaine voisine,
 Courant par un cler ruisseau,
 Ne perde jamais son eau;
 Ains toujours fraische murmure
 Baignant la gaye verdure

D'un pré, qui donne là bas
A tes Nymphes mille ébas ;
Ainsi ta mousse arrousée
Soit d'éternelle rouzée,
Et le serpent venimeux
Dans ton ventre caverneux
Jamais traissant ne se glisse,
Ny son venin y vomisse ;
Ainsi le Clain tournoyant
Et lentement ondoyant
A ton pied, serve aux fillettes
A tes Nymphes mignonettes
D'ébat, lorsque sus ton eau,
Dans maint ombragé batteau,
Dessus la fresche vesprée,
Tout à l'entour de la pré
En voguant, elles feront
Du chant qu'ell' animeront
Sus la douceur amoureuse
Resonner ta panse creuse ;
Ainsi puissions-nous de toy,
Mon aymé Baïf et moy,
Peindre la sainte memoire
Digne d'éternelle gloire ;
Ainsi Baïf, mon mignon,
Baïf, mon cher compagnon,
Puisse de l'amour nouvelle
Qui jà creuse sa mouëlle
Dans toy, bel Antre amoureux,
Avoir un presage heureux !
Desormais il ne faut craindre
Qu'un autre Antre puisse atteindre
Au moindre de ton honneur.
Si je gouste un si bon heur
Qu'en tes destours egarée

J'embrasse mon Admirée,
 Non l'Antre Meudonien
 Que le chœur Meonien
 Jà desjà pour sien avouë
 Et sus tous les Antres louë,
 Ne pourra pas approcher
 Des beautez de ton rocher
 Ny de ta belle vouture,
 Que seulement la Nature,
 Sans l'aide d'autres maçons,
 Change en cent mille façons.
 Fay donq que de l'Admirée
 Dans quelque coing esgarée
 De toy, mon bel Antre heureux,
 Bel Antre des amoureux,
 Heureusement je jouisse.
 Ainsi ton nom ne perisse ;
 Ainsi puissions-nous de toy
 Mon aymé Baïf et moy
 Peindre la sainte memoire
 Digne d'éternelle gloire ;
 Ainsi Baïf, mon mignon,
 Baïf, mon cher compagnon,
 Puisse de l'amour nouvelle
 Qui jà creuse ma mouelle,
 Dans toy, bel Antre amoureux,
 Avoir un presage heureux !

BAISER I

Vien tiffer ma barbelette
 De ta main mignardelette ;
 Flatte-moy sous le menton,
 Flatte, flatte mon oreille

Et sus ta bouche vermeille
En chants baisers combattons.

Descouvre moy ta poitrine,
Ta blanche gorge yvoirine,
Ce beau teton rondelet ;
Ça que mon col j'entortille
Parmy la tresse gentille
De ce beau chef blondelet.

Baise moy, baise moy, laisse,
Laisse, petite maistresse !
Ha Dieu ! vien me secourir :
Ferme ce bel œil, mignarde ;
Non, ouvre-le et me regarde.
Haye ! tu me fais mourir !

Fay quelque peu la rebelle,
Puis, lascive colombelle,
Rebayse moy sans parler
Et, souspirant sus ma face,
Tout foibletement m'embrasse
Te laissant sus moy couler.

Durant telle mignardise,
Si ma main fait entreprise
De te taster les genoux,
N'use de forte defense ;
Ains par foiblette puissance
Resiste moy sans courroux.

Fay semblant, friandelette,
Ne pouvoir ta parolette
De tes poumons arracher,
A celle fin que je puisse

Ta glissante ferme cuisse
De ma prompte main toucher.

Si plus avant je te presse,
Ne me repousse, maïstresse,
D'une felonne rigueur ;
Laissons ce despit courage
A la trop cruelle rage
Des tigres pleins de fureur.

Passons ainsi en delices
Nos jeunelettes blandices ;
Usons de nostre plaisir :
Que sçavons nous, ma mignonne,
Si la mort qui tout moisonne
Nous viendra demain saisir !

Quand la favorable nue
De la nuit cache la vue
De ce soleil envieux,
Et qu'entre tes bras j'essaye
Nu à nu guerir la playe
Que je reçoÿ de tes yeux ;

Et quand plus la nuit tē presse
Qui te fait languir, maïstresse,
Dessous un demy sommeil,
Et que tendrement je baise,
J'arrose et suce la braise
De ton coralin vermeil ;

Alors tout mon corps s'allonge,
En un prompt desir me plonge,
En mille pensers divers,
Tost me penchant sur ta face,

Tost sur ton corps que j'embrasse,
Tost me voltant à l'envers ;

Tost mignardant tout folastre
Ce flanc rebondi d'albâtre,
Cette cuisse, ce beau sein,
Cette molle levrelette,
Cet œil, cette mamelette,
Ce poil, ce front, cette main ;

Tost regardant ta minette
Honteusement doucelette,
Ton soubsrire doux-tremblant,
Ta coiffure à l'avantage,
Ta carrure, ton corsage
Qui me va le cueur emblant.

Tost t'appelant ma Dcesse,
Mes delices, ma liesse,
Mon tout, mon bien, mon desir,
Mon paradis, ma fleurette,
Mon bâme, mon amourette,
Mon doux sucre, mon plaisir,

Ma jazarde, ma mignarde,
Trepillarde, fretillarde,
Mon âme, mon cueur, mon micux,
Toute belle, colombelle,
Passerelle, tourterelle,
Ma perle, mon ris, mes yeux,

Ma Nimpchette, Driadette,
Ma doucette, ma garcette,
Mon teton, mon nombrillet,
Ma mignonne, ma belonne,

Mon doux myrthe, ma couronne,
 Mon petit tendron douillet.

Tout ce qui donne courage
 En cet amoureux passage,
 Soit de fait ou de parler,
 Par moy mignard ne s'oublie,
 Quand la douceur qui nous lie
 Nous fait ainsi recoler.

N'es tu donques bien heureuse
 En ceste guerre amoureuse
 D'avoir si folâtre amy,
 Qui mesme la nuit ne souffre
 Qu'un pesant sommeil l'engoufre
 Aux doux combats endormi?

BAISER II

Baise moy tost mignardement,
 Baise moy colombellement !
 Tu ne veux donq que je te touche ?
 Çà, redonne moy cette bouche
 Et me baisant souffre qu'un peu
 J'esteigne l'ardeur de mon feu.
 Hà ! là ! friande, que mon âme
 Se perd doucement en ton bâme !
 Ne t'endors point de ce sommeil,
 Ne t'endors point, mon petit œil,
 Ne t'endors point, ma colombelle,
 Ne t'endors point, ma tourterelle !
 Ha, Dieu ! qu'il fait bon mordiller
 Ces belles roses et piller
 Un million de mignardises,

Pendant que par douces feintises
Ce bel œil nageant à demy
Contrefait si bien l'endormy,
Cependant que ma mignounette
Soutient de sa levre mollette
Pleine d'un nectar non pareil,
Tant de mols baisers au reveil.
Ha ! tu me chatouilles, mignarde,
Tu me chatouilles, fretillarde !
Ha ! mauvaise, oste ceste main
Qui me fretille dans le sein.
Et quoy ? quoy ? ma petite amie,
Tu faisais tantost l'endormie ?
Et quoy ? il sembloit à te voir
Qu'on ne te deust jamais revoir,
Tant bien tu mignardois ta mine,
Remuer dessous la courtine ?
Or ça donq ; ça, je le veux bien ;
Raccouplons nous au doux lien
Auquel la Ciprine deesse
M'apprit dès la tendre jeunesse ;
Au lien si doucement fort
Qu'il m'estreindra jusqu'à la mort,
Qui maugré ma noire journée
Après ma dernière halenée
Me fera place aux champs heureux,
Entre les plus gays amoureux.
Ça donq à l'envy, ma mignonne,
Ça, ça, mignonne, qu'on me donne
Cent mille estroits embrassements
En cent mil divers changements ;
Que je sente toute nuitée
Ta levre dans ma bouche antée
Et le vermeil de ces couraux
Me redoubler cent mille assauts.

Ne vois tu pas comme l'Aurore,
Ceste envieuse, recolore
Desjà d'un éclat jaunissant
L'avant jour partout blondissant ?
Hélas ! hélas ! que peu me dure
Cette tant heureuse aventure !
O combien m'est court le deduit
De cette tant mignarde nuit !
Puis doncques que le jour nous presse,
Adieu, ma petite maistresse,
Adieu, ma gorgette et mon sein,
Adieu, ma delicate main,
Adieu donq, mon teton d'albâtre.
Adieu, ma cuissette folâtre,
Adieu, mon œil, adieu, mon cueur,
Adieu, ma friande douceur !
Mais avant que je me departe,
Avant que plus loin je m'escarte,
Que je taste encore ce flanc
Et le rond de ce marbre blanc.
Tu pleures, hé ! ma douce folle,
Teuds moy les bras que je t'accolle,
Et que pour ton dueil apaiser
Je te donne encore un baiser,
Que je suce encor, mignonnette,
De tes yeux une larmelette.

BAISER III

Quand j'engoule tout goulu
Ce blanc teton pommelù,
Quand tout folastre j'arrose
Cette cinabrine rose,
Et quand pressant sechement

Et quand suçant moitement
Ces deux chastes levrelettes
Fraichettement rougelettes,
En mille baisers mignards
Qui me lancent mille dards,
Mille dards dont se distille
Le musq, l'ambre et mille et mille
Et mille douceurs encor,
Qui d'un parfumé tresor
Pourroient déflairer honteuse
Toute l'Arabie heureuse ;
Et si ne voudroy cet heur
Changer au royal honneur.
Puis, quand, à demy rendue, '
Dessus un lit estendue,
D'un œil tremblant endormy,
Tu souleves à demy
D'une lascive jambette
Le rond de ta cottelette,
Dont je descouvre le blanc
De ta cuisse et de ton flanc...
Et bien encor quelque chose
Que vrayment dire je n'ose,
Plus de ta cuisse goulu
Que du teton pommelü.
Puis m'esgarant (ha ! ma plume,
De peur que tu ne t'allume
Toy mesme d'un feu si chaud,
N'entre point en cet assaut)
Pense si je voudrois estre
Alors gouverneur et maistre
De tous les peuples divers
De tout ce grand univers,
Ou mesme de la machine
De ceste route divine.

BAISER IV

Qui a leu comme Vénus
Croisant ses beaux membres nus
Sus son Adonis qu'ell' baise,
Et lui pressant le doux flanc
Son col douillettement blanc,
Mordille de trop grand aise;

Qui a leu comme Tibulle
Et le çatouillant Catulle
Se baignent en leurs chaleurs ;
Comme l'amoureux Ovide,
Sucrant un baiser humide,
En tire les douces fleurs;

Qui a veu le passereau
Dessus le printemps nouveau
Pipier, battre de l'esle,
Quând d'un infini retour
Il mignarde sans sejour
Sa lascive passerelle;

La colombe roucoulante,
Enflant sa plume tremblante,
Et liant, d'un bec mignard,
Mille baisers, dont la grace
Celle du cygne surpasse
Sus sa Lœde fretillard ;

Les chevres qui vont broûtant
Et d'un pied leger sautant
Sus la molle verte rive,
Lorsque d'un trait amoureux

Dedans leur flanc chaleureux
Ell' brûlent d'amour lascive ;

Celuy qui aura pris garde
A cette façon gaillarde
De tels folâtres ébas ;
Que par eux il imagine
L'heur de mon amour divine,
Quand je meurs entre tes bras !

BAISER V

Leve toy, ma mignonnette,
Leve toy, mon amourette ;
Décharge ton œil mignard
De ce fardeau sommeillard ;
Viens ouyr, en ce bocage,
Le plaintif bruyant ramage
Du plaisant rossignolet,
Qui, d'un tetin doucelet,
Dégoise sus la frescade.
Tiens, tost prends ta vertugade ;
Ça, que j'aide à te lacer.
C'est fait ; ça, viens m'embrasser,
Recompensant mes services
D'un million de delices.
Hastons nos pas, car j'ay peur
Que cette douce fraischeur
Du matin sans nous se passe,
Et que la chaleur n'efface
Le plus beau de ton vermeil,
Par le hâle du soleil.
Hastons nous donq, mignonnette,
Hastons nous, mon amourette ;

Traversons vite ces champs.
N'oy's tu des oiseaux les chants
Et leur decliquante noise
Qui si doucement degoise ?
O le mignard ventelet,
Doucettement froidelet !
Asséons nous, mignonnette,
Sur cettè herbe verdelette,
Anprès du cours de cette eau
Qui gargouille en ce ruisseau.
Tiens, tiens ce luc, ma mignonne,
Et le touchant contretonne ;
De ta ravissante voix,
Les oisillons de ce bois.
Voy comment sur nostre teste
Jà le rossignol s'appreste,
Attiré par ce doux son,
D'accorder à ta chanson.
Cesse, cesse, mignonnette,
Et voy cette bergerette
Qui, sans nous penser icy,
Plaint son amoureux soucy.
Regarde comme elle assine
Son amy sous l'aubépiné ;
Voy comment, d'un bras mignard,
Lasciyement fretillard,
Par naturelle allegresse,
Son mignon elle caresse ;
Voy d'autre part ce garçon
Qui, d'une gaye façon,
Accoste la pastourelle,
Et comme, entre la mamelle
De son blanc folâtre sein,
Il fait escouler sa main.
La mignarde qui se joue

Luy donne dessus la joue
Tout doucement un revers,
Puis de ses friands yeux verts,
Toute raigearde, elle aguigne,
Et grim pant (comme une vigne
Sus l'ormeau son compagnon)
Luy darde un baiser mignon.
Le galand prend hardiesse
De luy donner sus la fesse,
Tâtonnant ce cuir poli
De son albâtre joli.
Elle se fasche, il l'apaise;
Elle mord, il la rebaise;
La friande clot les yeux;
Le gars saute tout joyeux,
Cueillant sus la bergerette
Le fruit de son amourette.
Vrayment ils nous monstrent bien
Le chemin de nostre bien.
Viens donques, maistresse, approche
A l'abri de cette roche,
Et par un tel doux plaisir,
Etanchons nostre desir.
Mais vrayment, ma mignonnette,
Mais vrayment, mon amourette,
Il nous faut bien de nos fleurs
Recueillir d'autres douceurs.

BAISER VI

Va, je ne demande pas
T'avoir nue entre mes bras;
Va, folle, je ne souhaite
Toute nuict dans ta couchette,

Par un trop glouton desir,
Me souler de mon plaisir.
Quelque mal-appris rustique
En cette douce pratique,
Et qui ne sçait pas gouster
Ce qui doit plus contenter
En l'amoureuse plaisance,
En prenne en telle abondance
Qu'au matin un contrecœur
Luy engrossisse le cœur;
Mais toy, ma Nymphette gaye,
Je veux, belle, qu'on me paye,
Je veux que d'un doux baiser
Mon mal on vienne apaiser;
Et, plustost que toute nuë,
Viens t'en proprement vestuë,
Afin que l'accoustrement,
Par un doux empeschement,
M'esguillonne le courage
A mignarder d'avantage
Et folastrement toucher
Ce qu'il voudroit plus cacher.
O moy heureux! que j'ay d'aise
Quand ma mignonne je baise,
Faisant dedans son doux sein
A demy couler ma main,
Quand une toile argentine
Couvrant sa blanche poitrine,
Que je voy pousser souvent
Par le souspir d'un doux vent;
Ou quand un mignard ouvrage,
Faict à jour, d'uu gent feuillage,
Fermant, mon doux envieux,
Ce beau sein delicieux,
M'empesche que je ne touche,

De mes doigts ou de ma bouche,
Ainsy que je voudroy bien,
Ce beau marbre Parien ;
Et quand aussy sa main douce
Foiblement me repousse
Et serre, en ce doux tourment.
Mes doigts tendrement ;
Mais qui quelquefois endure
Que je fasse une ouverture,
Glissant parmy son colet,
Jusqu'au tetin durelet.
O moy heureux que j'ai d'aise !
Quand le tastant je te baise,
Et que d'un sucré baiser
Tu viens mon mal apaiser !
Encores je te demande
Ce mol baiser, ma friande,
Tel que ta blanche palleur
En prenne un peu de couleur.
Ainsi, dans ces mignardises,
On doit user de feintises,
Tost son amy rebaisant
Puis soudain le refusant
De ce que plus il desire
Pour allegger son martyre ;
Afin qu'un plus grand desir
Fasse plus grand le plaisir
De cela qui d'avantage
Point d'amour la douce rage.
Ainsi je me plais bien fort
Quand, par un mignard effort,
Je mords, je baise, j'accole
Quelque doucelette folle,
Qu'elle, embrasant mon doux feu,
Me fasse achepter un peu

Ce qui n'auroit point de grace
Accordé de prime face;
Mais qui nié feintement
Se prend bien plus doucement.
Je veux bien que sa main blanche,
Passant nue sus ma hanche,
Et folâtrant dans mon sein
Aussi nu comme sa main,
Me chatouille, me pincette,
Et que la gaye folette
Ne me veuille point laisser
En repos sans l'embrasser,
Estroitement enlacée
D'une accolade pressée,
Sans m'embrasser gayement
D'un estroit enlacement.
Si dessous la cotelette
De la belle Nimphelette,
Par un larrecin mignard
Je me cachoy fretillard;
En sorte que tout folâtre
J'y merquasse son albâtre;
Je la voudroy bien voir lors
(Ses yeux flottant demi-morts)
Perdant toute contenance,
D'une douce remonstrance
Me reprendre d'estre tant
Lascif en la mignotant.
Ainsi me plaist la pucelle
Non pas lourdement rebelle,
Non cruelle sans mercy,
Non pas trop facile aussy;
Mais qui simplement doucette
Mais qui doucement simplette
Couvre sa lasciveté

D'une chaste honnesteté.
Ainsi beaucoup plus je prise
De se fondre en mignardise,
S'entreperdant tour à tour
Dans les douceurs de l'amour,
Qu'embrasser toute nuictée
D'une amoureuse eshontée
A cœur soul les membres nus;
Car fust-ce une autre Venus,
Fust-ce Helene, ou fust la belle
Baïfienne pucelle,
En ce faisant tout soudain
On la tiendroit à desdain.
Voire l'amour la plus forte
Se traictant de telle sorte,
Au lieu de s'en voir espris
Se tourneroit à mespris.
Ça donq, ma Ninphette gaye,
Ça donq, belle, qu'on me paye;
Ça ça, que d'un doux baiser
Mon mal on vienne apaiser,
Et plus-tôt que toute nuë
Viens-t'en proprement vestuë,
Afin que l'accoustrement,
Par un doux empeschement,
M'esguillonne le courage
A mignarder davantage,
Et folastrement toucher
Ce qu'il voudroit plus cacher.

SONNETS

Tu pourras bien choisir un serviteur
 Ayant en main de plus grandes richesses,
 Tout semé d'or, de gemmeuses largesses,
 Superbe et fier d'un hazardeux bonheur ;
 Voire tenant des destins la faveur,
 Trop mieux instruit en frivoles adresses,
 Plus courtisan à farder ses caresses
 Et ses propos masquez de faulse ardeur.
 Mais entre mille, et mille, et mille, et mille,
 Tu n'en pourras trouver un moins fragile
 Ne qui t'admire aussi fidelement,
 Ou qui au lit lascivement folastre,
 Suçant, baisant ta rose et ton albastre,
 T'aille embrassant aussi mignardement.

Ceux qui des Roys par faicts chevalereux
 Reçoivent l'Ordre en signe de proësse,
 N'ont un collier si brave que la lesse
 Qui plaisamment m'euchaisne langoureux,
 Lesse vrayment que ces doigts amoureux,
 Ces doigts rosins de ma belle maistresse
 D'une royale et prodique allegresse
 Out mis autour de mon col trop heureux.
 Une faveur pend à cette chainette,
 Faveur tissue en riche escarcelette
 Portant mon nom entrelacé du sien ;
 Portant aussi d'éternelle origine
 Une amitié : mais dedans ma poitrine,
 Trop mieux estreint, je porte ce lien.

Quand je tressauts aux accords de ton pouce
 Pinçant les nerfs d'un beau luc ivoirin,
 Qui au glisser d'un fredon argentin
 Par mon oreille escoulant me detrouce;
 Quand je m'embasme en ceste haleine douce,
 Qui par soupirs m'entonne un vent sucrin;
 Et quant au goust d'un baiser nectarin
 D'un dard poignant je reçoÿ la secousse;
 Puis quand je voy, t'embrassant doucement,
 Ton corps ployant dessous moy lentement,
 Ton œil mourant d'une œillade baissée;
 Quel heur alors, quel heur dont je jouÿ,
 Quand dans ton sein (miracle) esvanouÿ
 Je ressuscite une ame trespasée !

Ce n'est plus toy, ma Sarte, qui te plains
 Avecques moy, aux soupirs de ma peine,
 Ne qui m'entends, pour ma fiere inhumaine,
 Jeter en vain sanglots et tristes plaincts;
 J'ay delaissé les bois, les monts et plains,
 Prez et rochers de ma terre du Meine,
 Pour esmouvoir à pitié de la Seine
 Les flots roulans, j'à de mes larmes pleins.
 Desjà, desjà les Nymphes les plus belles
 De ces lieux cy sentent les estincelles,
 Qui par milliers bluëttent soubs ma voix.
 O Ciel heureux ! ô trop heureuse terre !
 Si du lien qui esclave m'enferme
 Me deslacer quelquefois tu pouvois !

Voyez combien Amour est inconstant,
 Voyez au moins combien il est volage,
 Voyez comment il tourne le courage
 De ceux qu'il va comme moy tourmentant.
 Tantost, hélas ! (ce me sembloit) content,

Et presque hors de son trop long servage
 Je m'asseuroy, delivré de la rage
 Du vain espoir qui me va desmentant.
 Je pensoy bien en changeant de contrée
 Que ceste amour dans mes veines ancrée
 Relascheroit quelque peu sa rigueur ;
 Mais sans arrest, j'à bien loing de la Seine,
 Aux bords du Clain, triste je me pourmeine,
 Plus que jamais esprouvant sa fureur.

A JEAN DE PARDILLAN,

PANJAS, SECOND.

O que par trop j'estime, et par trop mal-heureux
 Celuy qui, sus la fleur de sa blonde jeunesse,
 Ne gouste, mon Panjas, la mignarde allegresse
 Dont nous paist cest Enfant doucement rigoureux.
 Cet Enfant tendrelet, cet enfant amoureux,
 Qui m'apastant de l'œil de ma belle maistresse
 Non d'une femme humaine, ainçois d'une deesse,
 Me faict boire un venin aigrement doucereux ;
 Ainsi tu es heureux, en la fleur de ton aage,
 De voir pour ta Colombe affoler ton courage,
 Et de vivre subject sous l'amour ton vainqueur :
 Et bien heureuse aussi la belle Colombelle
 De toy, mon cher Panjas, la Colombelle belle,
 D'avoir par tes beaux yeux si bien gaigné ton cœur.

A JEAN RENARD,
SEIGNEUR DE LA MINGUETIERE

Soit que tu sois en troupe de gens d'armes
Sus un cheval fierement pondroyant,
Soit qu'un canon horrible foudroyant
Sifle sus toy en tonnantes alarmes ;
Soit qu'en faulsant et le corps et les armes
De l'ennemy dessous tes coups ployant,
Et çà et là pour ses playes fuyant
Humble il te fasse hommage de ses larmes :
En quelque part que cè dieu furieux
T'aille guidant, non jamais ocieux
A soustenir sa vaillante querelle,
Tu as tousjours dans le cœur imprimé
Cet œil tant doux, et ce front tant aymé
De ta mignarde et belle Damoiselle.

Ne voir ma Nimphe au matin proprement
Trousser d'un nœu sa chevelure blonde,
Qui sus son front reflotte comme une onde,
Autour des yeux voletant doucement ;
Ny voir l'esclat de son accoustrement,
Qui se pannade en une vague ronde,
Ny les doux mots de sa langue faconde,
Ny de son corps le chaste embrassement,
Ny de ses yeux la douceur tant cruelle,
Ny le plaisir que j'ay de voir pour elle
Un infini de pauvres langoureux ;
Ne peuvent tant de moy ravir mon ame
Qu'un simple mot de ma pudique Dame,
Qui faiet mourir tout lascif amoureux.

Si te voyant tout en tout admirable,
 Tu es le plus de ma conception,
 Si en voyant qu'autre perfection
 N'est point à toy, que la tienne, semblable;
 Si te voyant sus toutes amiable
 Tu m'entretiens en ceste affection,
 Si tu me fais (ô douce passion!)
 Navrer le cœur d'une playe incurable ;
 Si ce blanc liz, si ce pourpre vermeil
 Te font aimer par les traicts de ton œil,
 Si ta constance admirant je t'adore ;
 Si ta beauté peut contenter mes yeux,
 Ce noble esprit me plaist encores mieux,
 Et le parfaict qui ton ame decore.

Ce col marbrin plus que la neige blanc,
 Ce large sein repoussant deux boulettes,
 Ce beau pourpris de roses verdelettes,
 Ce maniment de l'un et l'autre flank ;
 Ce front hautain, ce nez, ce double rang
 Tant bien uny de tres-cheres perlettes,
 Ces crings espars en vagues ondelettes,
 Ce chaud baiser qui me suce le sang,
 Ce doux refus, ceste offre liberalle,
 Ce vif flambeau, qui le soleil esgalle,
 Ce pourpre fin, ceste blanche couleur,
 Me font mourir, vivre, pleurer et rire,
 Aymer, hayr, estre oisif et escrire,
 Sain en tourment, malade sans douleur.

Je ne crains pas qu'un autre mieux disant
 Fasse changer ma loyalle maistresse,
 Ou s'efforçant de fleschir sa promesse
 Par larges dons, qu'un Roy m'y soit nuisant.
 Je ne crains pas qu'on m'aille desprisant,
 Me faisant nul auprès de ma deesse,

Ou qu'en blasmant toute jeune liesse,
 D' nos amours on aille mesdisant ;
 Et si ne crains que la mordante peste
 D'un feu jaloux ma maistresse moleste,
 Tant elle est sage, et tant el' m'aime fort.
 Tant seulement à quelque heure haineuse
 Je crains, hélas ! la darde veneneuse
 Du bras hideux de l'effroyable mort.

Ville de Tours, la plus heureuse ville,
 Que ce grand œil aille point regardant,
 Ville qui tiens ravy tout regardant,
 Par le regard de ma Nimphe gentille ;
 Ville, qui as des beautez mille et mille,
 Que sus mon luc doucement accordant,
 Je chanteray en beaux vers, ce pendant
 Qu'amour heureux dans mes veines distille ;
 Ville, qui fais les corps luisans aux cieux
 Dessus ton Loire estre tous envieux,
 Par le parfaict de sa belle Nayade.
 Contentez-vous, ô Cieux, de vos esprits,
 Sans estre en vain d'une autre amour surpris,
 Ou vous paisez seulement d'une œillade.

Je pourrois bien par une infinité
 D'autres accords mieux touchés sus ma lire,
 En te loüant heureusement descrire
 De ton esprit la parfaicte beauté ;
 Cest œil aussi qui tient ma liberté
 De l'amour franc en l'esclave martire,
 En admirant de ton plus que j'admire,
 Ceste mignarde et foible cruauté ;
 Je pourrois bien de l'amoureuse peine,
 Par mille vers faire preuve certaine,
 Parlant encor de mes jeunes chaleurs ;
 Mais il vaut mieux desormais que je taise

Et tes beautez et ma cuisante braise,
 Puis que mes vers rengregent mes douleurs.

C H A N S O N

A L'ADMIRÉE

Las ! je jugeois par tes beaux yeux
 Qu'Amour me seroit gracieux,
 Me decevant moy-mesme,
 Mais, las ! je les sens furieux
 Par ta rigueur extremesme.

Helas ! j'ay fait ce que j'ay peu
 Cuidant faire amortir le feu
 De l'amoureuse flame ;
 Mais c'est en vain, car je n'ay sçeu,
 Tant forte elle m'enflame.

Je me suis feint, en vers, heureux,
 Flattant le souci langoureux
 De ma triste detresse ;
 Mais ce malheur tant malheureux
 Pour cela ne me lesse.

Cuydant appaiser ce tourment,
 Je me suis feint trop fausement
 Cueillir de ta bouchette
 Maint baiser sucré doucement,
 Sur ta levre mollette.

Souvent j'ay menti les esbatz
 Des nuicts, t'ayant entre mes bras
 Folastre toute nue,
 Mais telle jouissance, hélas !
 M'est encore incongnue.

Pensant contenter mes espriz,
J'ay souvent rempli mes escritz
De mignardes feintises,
De jeux contrefaiets, de sousbris,
De feintes mignardises.

Me promettant par fiction
La reciproque affection
De celle que j'adore,
J'ay trop couvert la passion
Du mal qui me devore.

Las! je pensoy qu'en deguisant
L'Amour qui va tyrannisant
Mon ame langoureuse,
J'irois par ce point apaisant
Sa playe rigoureuse.

Mais je voy bien que ce trompeur,
Cet Amour qui blessa mon cœur,
Bien qu'il soit plein de songes,
Ne veut adoucir sa rigueur
Pour des vaines mensonges;

Car tousjours ce cruel depuis,
Redoublant mes tristes ennuis
Et sa rigueur trop dure,
De plus en plus m'engouffre aux nuicts
De sa prison obscure.

Et sans avoir de moy pitié
Ny de ma constante amitié,
Ma maistresse trop belle
Plus qu'au premier jour la moitié
Main ꝯnant m'est rebelle.

De sorte, hélas! que si je veux
 Me vanter du nombre de ceux
 Que l'Amour favorise,
 Il faut que mon heur, malheureux,
 En papier je desguise.

Mais, ô pauvre soulagement
 A mon pitoyable tourment!
 O pauvre recompense,
 Du mal que tant injustement
 Je reçois sans offence!

A N. DE CHAUMONT

ELEGIE

Quand je te fay de mes vers un discours
 Dont le subject n'est autre que d'amours,
 Tu es songeux de sçavoir qui m'inspire
 De tant sonner sus l'amoureuse lire.
 Ce n'est Phœbus qui par accords divers
 Vient compasser le nombre de mes vers ;
 Ce n'est aussi la voix de Calliope,
 L'heur de Parnasse, et l'honneur de sa trope.
 C'est l'œil vainqueur qui tient le mien surpris,
 Le seul outil qui polist mes escrits.
 Ce que je tiens de parfait en mon ame,
 Ce que je fay, tout provient de ma Dame.
 Soit qu'el' se pare au matin proprement
 De son manteau, folastre accoustrement,
 Dont la couleur diversement changeante
 Faict bigarrer sa chambrette luisante,
 Je ne prens lors mon subject qu'au manteau,
 Dessous lequel niche maint amoureux,

Je n'ay alors autre plus douce cure
Qu'à mignotter sa doüillette fourrure.
Si j'apperçoy ses blonds cheveux mignards
Autour du front folastrement esparts,
Je ne despeincts que ses flesches dorées,
Qui vont flottant en vagues esgarées.
Si je la voy toucher d'un doigt coulant
De la guytaire un passage roulant,
Et sa main prompte, et son doux chant j'admire,
Qui faict rougir honteusement la lire.
Si je la voy d'un sommeil gracieux
A demi-morte entressiller les yeux,
Si je peux lors dans sa moitte bouchette,
Succer l'odeur d'une aleine doucette,
Si je l'entens mouvoir, rire, ou parler,
Si je la voy d'un glissant pied couler,
Dru, dru, fuyant en ronde verdugade,
Si l'aguignant elle me contr'œillade,
Tout ce qu'el' dit, et bref un rien qu'el' fait
Plus que des Dieux me semble œuvre parfait,
Et en cela, en cela seul, j'anime
Les doux accents de ma nombreuse rime.
Le nautonnier des vents devisera,
Le laboureur de ses bœufs parlera,
Le fier soldat de quelque aspre blessure,
De son bestail le berger aura cure;
Les uns diront Briare furieux,
Avec cent mains rampant contre les Dieux,
Mais je ne peux de ma guitarre tendre
Si haut encor les foibles cordes tendre.
L'œil de Madame est mon divin object,
Je trouve assez en amours de subject,
D'amours je vy, et d'amours je respire,
D'amours friand, d'amours je veux escrire.
Si ma poitrine aux raiz d'un feu plus chaud,

Pouvoit darder ses flamesches plus haut,
Je guinderoy mon humble petitesse
Jusqu'au sommet de ta brave hauteesse ;
Mais de l'amour ce doux-amer venin,
Qui va suçant, cruellement benin,
Le tiede sang de mon corps goutte à goutte,
Par devers luy retient mon ame toute.
Jusqu'à la mort ma guitaire bruira
Cest humble orgueil, qui, las ! m'y conduira.
Après la fin de ma trop brefve vie
El' bruira l'œil dont el' sera ravie.
Et s'il advient, amy, qu'un souvenir,
Te fasse un coup pitoyable venir,
Auprès du coing où sera ma closture
De marbre noir, en noire sepulture ;
Au moins alors pour la forte amitié
Dont je te suis tant vivvement lié,
Dessus mes os espendant quelques larmes,
D'un long soupir dy et redy ces carmes :
« Helas ! voicy, hélas ! voicy le lieu
Où gist le corps, mais corps d'un demi-dieu,
Que l'œil trop beau d'une Nimphe trop belle
Ensorcela d'une poison mortelle ! »
O moy heureux, heureux après ma mort
Si tu plains, las ! mon pitoyable sort !
O de mon corps la cendre fortunée
S'elle reçoit si douce destinée !

A C. DE LESTRANGE

PROTHENOTAIRE DE MONSEIGNEUR LE CARDINAL
DE GUYSE

Je te voulois nommer bien heureux, de ta race
 Desrivant la grandeur, de tes nobles ayeux,
 Dont tu vas ensuivant le sentier vertueux,
 Qui jà dedans le ciel te promet une place ;
Et bien heureux d'avoir cette divine grace
 Qui te fait estimer des plus grands demi-dieux,
 Et d'avoir doctement recueilly tout le mieux
 En ton jeune printemps des douceurs de Parnasse ;
Mais je mets maintenant le comble de ton heur
 De sentir le tourment de ce plaisant malheur,
 Dont te perdent les yeux de ta belle Carite.
Plus qu'autre homme vivant nous sommes donc heureux,
 Toy et moy, d'esprouver ce doux mal amoureux
 Pour l'extresme beauté de deux Nymphes d'eslite.

A SA CARITE

POUR LUY-MESME

Si tu n'as point ta pareille en la France,
 Non dans le rond de tout ce monde bas,
 Doibs-tu tousjours ainsi traiter, hélas !
 Le serviteur de ta rare excellence ?
Doibt-il tousjours, pour toute recompense,
 Pour toy prouver mille nouveaux trespas ?
 Tousjours languir esclave dans tes las,
 Sans en attendre aucune delivrance ?

Dure façon ! quand par la cruauté
 L'on pense mieux garder sa chasteté
 La reparant d'une fierté rebelle.
 Ne peut donq pas la vierge chastement
 Faire à l'amy quelque doux traictement,
 Sans le meurdrir d'une rigueur cruelle ?

A JEAN JOUNAUT

SEIGNEUR DE LA TROUILLARDIERE

Tu es heureux d'avoir un peu abandonné
 Ton Anjou, pour venir séjourner dans le Meine;
 Heureux en est le jour, heureuse en est la peine,
 Qui t'a si doucement en si beau lieu mené.
 Je croy que la Mignarde à qui tu as donné
 Ton cueur entre ses mains, n'est point tant inhumaine,
 Qu'elle vueille tousjours voir ta constance vaine,
 Sans que ton amour soit par elle guerdonné.
 Voylà ! nous ne scaurions changer cette puissance
 De ce grand sort fatal, qui dès nostre naissance
 Nous regle comme il veut d'un destin asseuré :
 Ce destin n'a permis qu'en ta terre Angevine
 Encores qu'il y ait mainte beauté divine,
 Ton esprit se soit tant qu'au Meine enamouré.

A ANTHOINE GUYART

Du temps que les esprits paresseux de la France
 Estoient couvers encor d'un voile languissant
 Et que des bons autheurs le sçavoir florissant
 Dormoit dessoubs la nuit de l'obscur ignorance,

Lors les plus vieux à peine avoient-ils la science
 De cela qu'aujourd'hui l'enfant est congnoissant,
 Et par trop laschement ils s'alloient bannissant
 D'avoir plus que d'un art la povre experience;
 Mais on peut maintenant, mieux qu'en l'aage ancien,
 Faire plus d'un estat, comme tu parois bien,
 Meslant les vers plaisans avec la loi severe :
 N'as-tu leu, mon Guyart, mesmement dans tes loix,
 Que le Jurisconsulte allegue mille fois,
 Les vers sententieux de ce sçavant Homere.

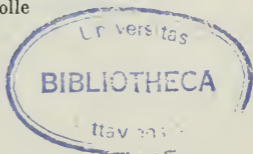
CONTRE UNE VIEILLE

MAQUERELLE, QUI AVOIT MESDIT DE
 SON ADMIRÉE

Ce n'est pas la premiere fois,
 Mastine, que par tes abois
 Tu as souillé la renommée
 De ma mignonne plus aimée.
 Ce n'est pas la premiere aussi
 Que d'un soing paillard et transi,
 Reschauffant ta bourbe puante,
 D'unguens et d'ulceres coulante,
 Tu as voulu me pourchasser,
 Mastine, pour te putasser.
 Est-ce pour autant qu'en arriere
 J'ay mis ta trop sale priere,
 Pour autant que je n'ay voulu
 Souler ton appetit goulu
 Me meslant avec ta charogne,
 Que tu mesdis de ma mignonne ?
 Osas-tu bien, vieille putain,
 Vouloir le pourri de ton sein

Joindre avec la delicatesse
De ma fleurissante jeunesse ?
Osas-tu bien te hazarder,
Putain, de me vouloir darder
Le fiel de ta bouche baveuse,
Après l'aleine savoureuse
De celle là qui jusqu'au cueur
M'ensucre et paist de sa liqueur ?
Dy, vieille paillarda effrontée,
Dy, vieille chancreuse edentée,
Osas-tu seulement penser
Pour toy, de me faire laisser
Pour ta desbordée infamie
Le chaste embrasser de ma mie ?
Tantost je me transporteroy
Pour une vieille comme toy,
Maquerelle tant deshonneste,
Pour une horrible et laide beste,
Pour un tel vieil haillon souillard,
Dont un baiser le plus mignard
Et la plus gentille caresse,
C'est, quand bouche à bouche on la presse
Ell' fait distiller un morveau
Qui sent son parfum de bordeau,
Qu'à peine retins-je mon ame
(Putain Napleusement infame),
Quand tu m'accolas en trayson,
De s'envoler de sa prison ;
Tant seulement la souvenance
De ta putaciere excellence,
Craignant encor un tel esmoy,
Or' me fait presque issir de moy.
Et puis ceste vieille sorciere,
S'enfournant dans quelque perriere,
Ou cherchant loing de la clarté

Quelque vieil gibet escarté,
Et arrachant, l'orde bourrelle,
Ongles, crins, yeux, gresse et cervelle
Des noirs pendus les plus infects,
Horreur et honte des forfaitcs ;
Puis tantost en bas descendue
Se gressant d'onguent toute nue
Et dressant un œil furieux
Contre les estoilles des cieux,
Et d'une fureur redoublée
Dans sa folle teste troublée,
Jettant espouvantablement
En l'air maint grondant hurlement,
Toute escrinée elle exorcise,
Conjure et anathematise,
En hauts sifflements et en cris
Tous les noirs jour-fuyans espriz.
Puis sans cesse elle brouille, pile,
Elle pressure, elle distile
Ne sçay quels justs empoisonnez
Tous de charmes environnez ;
Et par cela cette meschante,
Ceste horreur du monde, se vante,
Aveuglant mes sens et mes yeux,
Me rendre d'elle furieux ;
Mais cette chienne furieuse,
Tigresse, enragée, envieuse,
Ores voyant que ses desseins
En mon endroit se trouvent vains,
Elle a son recours à mesdire
De la Mignarde que j'admire
Que j'admire et admireray,
Que saintement je vanteray,
Tandis que ma poitrine molle
Pourra souffler une parole,



Tandis qu'un petit souvenir
 De moy me pourra retenir ;
 Et deusses-tu crever de rage,
 Parangon de macquerelage !
 Va donq et purgeant le malfait
 De ton miserable forfait,
 Expiant l'exécrable vice
 De ta sacrilege malice,
 Attache à ton col ce cordeau.
 Voicy l'Yambique borreau
 Qui jà t'apporte la vengeance
 De ta malheureuse meschance !

A JOA. DU BELLAY

Ces neuf bien apprises pucelles,
 Je dy ces belles, qui du son
 De leurs neuf lires immortelles
 Fredonnent sus mainte chanson ;
 Je dy les filles de ce dieu
 Qui fait trembler toute la terre
 Alors qu'il perce le meilieu
 Du Ciel d'un esclatant tonnerre,

Cette belle troupe divine,
 Bouillante d'un ardent desir,
 Souvent en ta terre Angevine
 Se venoit donner du plaisir ;
 Et de ce pas souventefois,
 Ces belles prenoient bien la peine,
 S'escartant par le Vandomois,
 De venir jusqu'en nostre Meine.

Elle congnoist la pauvre plume
De ces poètes contrefaitz,
Qui de piller ont la coustume
Des autres tous les meilleurs traitz ;
Et celuy qui tout plein de vent
Enfant ses vers d'un vain langage
Veut contrefaire du sçavant
Pour estre ignorant davantage.

Et si sçait d'un loz veritable
Aprouver les écriz bien faictz
De ceux qui font preuve louable
D'avoir lu les ouvriers parfaictz,
Et qui sans contraindre ou genner
Leur douce et naturelle veine
Peuvent doctement façonner
Des écriz qui coulent sans peine,

Rien ne deçoyt la docte oreille,
Rien ne deçoit le jugement
De cette perle nompareille,
Qui en sçait parler doctement ;
Une si riche perle encor
Ne fut aux Indes recherchée,
Ni dans un precieux tresor
Entre des chers joyaux cachée.

Tu es heureux en ta jennesse
D'avoir si doctement chanté,
Que l'esprit de ceste Princesse
S'en est à bon droit contenté ;
Et moy heureux si je pouvois
Par ma rime encores foiblette
Estre envers elle quelquefois
En l'esperance d'un poëte.

A MONSIEUR L'ESLEU

DU TRONCHAY, ANTH. LE DEVIN.

Des vices et meurs corrompuës de nostre aage.

Malheureux le siecle où nous sommes,
 Bien qu'un chascun heureux le crie,
 Puis que dans la race des hommes
 Toute vertu s'en va périe !
 Puis qu'un chascun ne fait plus rien
 Qu'inventer des vices nouveaux,
 Et puis qu'un abisme de maux
 Fait quitter la place à tout bien !

Et puis que l'on voit la jeunesse,
 Plus quel' ne fut onques mal née,
 Languir dessoubs une paresse
 Trop laschement effeminée ;
 Puis qu'on voit mesmes les plus vieux,
 Sans avoir honte de leurs ans,
 Servir aux femmes de plaisans,
 Plus que les jeunes vicieux.

Où est aujourd'huy la vaillance,
 Où est maintenant le courage
 Qui foudroyoit en la jouvance
 Du jeune vainqueur de Carthage ?
 C'est mieux aujourd'huy nostre cas
 D'estre mollement amoureux,
 Mais pour estre tant valeureux
 Nous sommes par trop delicats.

Mais qui faisoit à ces Mignardes
Abandonner le saint coupeau,
Et leurs fontaines gazouillardes
Qui roulent par maint cler ruisseau ?
Qui leur faisoit laisser les fleurs,
Et la verdeur de leur campagne,
Et les odorantes douceurs
Qu'on sent tousjours en leur montagne ?

Qui leur faisoit laisser le branle
Qu'ensemble sus le mont cornu
Ell'dangent d'un geste et d'un branle,
S'entretenans d'un beau bras nu ?
Qui leur faisoit abandonner
La douce fraicheur des ombrages,
Et le vent qu'on oyt resonner
Si mollement en leurs bocages ?

Mais qui faisoit donq à ces belles
Laisser le plaisir qu'en tout temps
Ell'ont des douceurs immortelles
De leur perdurable printemps,
Pour venir si bien aborder
Au fertile rivage de Loyre,
Et là les bastiments fonder
D'un autre temple de Memoire ?

Sinon toy qui peux de la grace
Coulante dans tes vers si doux,
Heureusement de cette race
Gagner le cueur par dessus tous ?
Toy, qui la peux mieux enchanter
De ta chanson delicieuse,
Qu'Apollon du plus doux chanter
De sa lyre melodieuse.

Mais maintenant pour ton absence
 Ta terre est veuve du bonheur
 Qui la tenoit en ta presence,
 Orgueilleuse de ton honneur.
 Et non ton Anjou seulement,
 Mais toute la France se treuve,
 Pour te perdre si longuement,
 Presque de toutes Muses veuve.

Vien resjouyr de ta venue
 Ta France, qui pleine d'émoy,
 Tousjours en dueil entretenue,
 Ha languy pour l'amour de toy.
 Vien voir tes plus chers compagnons,
 Vien, mon Bellay, ne les refuse,
 Puis qu'ils sont des plus chers mignons
 Du premier rolle de la Muse!

Mais, comme tu le sçais bien faire,
 Il te faudra sus tous choisir
 Un vers qui pourra satisfaire,
 Donnant un immortel plaisir
 A cette Princesse du sang,
 C'est nostre docte Marguerite,
 Qui d'estre mise au premier rang
 Sur toutes Princesses merite.

El' congnoist, la docte Princesse,
 Ceux qui remplissent leurs ecriz,
 Et qui les chargent d'une presse
 De motz qui languissent sans pris;
 Et ceux qui tirent de si loin
 Un tas de si hautes sentences,
 Qu'eux-mesmes ilz auroient besoin
 D'interprete à leurs quint'essences.

A P. DE SAINT DENIS

SEIGNEUR DE PUISENSAUT

Quoy donq ? mon Saint Denys, ce vulgaire envieux
 Jappe contre mon nom, qui mangré son envie
 Luyra tousjours plus beau d'une plus belle vie
 Tant plus il m'aboyra salement odieux ?
 Pour des bavards caquets ainsi malicieux
 La memoire des bons n'est jamais abolie,
 Ains par cela plustost hautement ennoblie
 El' s'en monstre plus belle, et n'en vit que trop mieux !
 Si donq nostre amitié, qui dès la tendre enfance
 De nos plus jeunes ans nous monstroitsa puissance,
 Retient encor, amy, quelque place dans toy ;
 Appelle mon Tronchay, mon Bigot, mon Clement,
 Mon Gatté, mon du Tertre, et d'un sain jugement
 Monstrez-vous tous amys de mon nom et de moy.

A CHARLES BELOT

SUS LA MORT DE SA SŒUR, FRANÇOYSE BELOT

Elegie

Rien, rien que d'inconstant tout ce grand Ciel n'enserre
 Dans le rond spacieux de toute nostre Terre,
 Rien n'est si bon, si beau, si grand, ne si parfait,
 Qu'avec le temps goulu l'on ne voye desfait,
 Que l'efroyable mort d'une hideuse face
 Sans pitié meurdrissant de ses dards ne desface !

Maint s'esbat aujourd'huy et vit joyeux et sain
 Ne sachant point, hélas ! qu'il doibt mourir demain !
 Maint s'égaye au matin à qui le soir apreste
 Desjà quelque malheur pendant dessus teste. sa
 L'homme est tant malheureux, tant, qu'il n'a rien de seur
 Durant ses ans si cours, sinon que le malheur.
 Charles, tu le congnois, par le sort pitoyable
 De ta sœur, que la mort fierement imployable
 Ha fait ployer au joug de ses trop justes loix,
 Dont elle assubjectist tous les hommes, sans choix,
 Et dont elle a ta sœur hors du monde ravie
 Presqu'avant qu'elle ait sçeu que c'estoit de la vie.
 Jà le Soleil couchant se panchoit contre-val,
 Quand avec son mary passant sus un cheval,
 Une riviere à gué, mais, mais trop peu craintive,
 Desjà se promectant joüer sus l'autre rive,
 Par ne sçay quel hazard tomba dans le plus creux
 D'Huygne, le pire, hélas ! des fleuves mal-heureux,
 Huygne qui desormais fera vivre son onde
 Pour avoir faict mourir une clarté du monde.
 Lors son mary cuydant la sauver du danger,
 Soudain ne craignit point dedans l'eau se plonger,
 Se hazardant ainsi par mesme destinée
 Voir sa vie et la sienne en mesme heure finée ;
 En vain lors il taschoit entre ses bras trouver,
 En vain sus l'eau flottant il taschoit de sauver
 Celle qui desjà morte entre les eaux perdue
 Restoit au gouffre bas d'une fosse estendue ;
 En vain depuis frappé d'une extresme douleur,
 En vain se tourmentant d'un si piteux mal-heur,
 Eschappé du danger, il pleuroit la misere,
 Et la cruelle mort de son espouse chere.
 Qui dormoit ce pendant au plus creux de l'eau ; mais
 C'estoit du somme dont on n'esveille jamais !
 Toutesfois à l'entour d'elle mille Nayades,

L'un s'excuse dessus la peine
Alors qu'il faut vestir les armes,
Cettui-cy pris de crainte vaine,
Tremble au moindre bruit des alarmes ;
L'autre de la terre venu,
Ayant tout terrestre le corps,
Est tousjours après ses tresors,
Et dans ses terres retenu.

S'il faut faire l'experience
Des dits d'une sainte doctrine,
Ou bien avoir la congnoissance
De nostre parole divine,
Tout cela nous est desplaisant ;
Ou nous disons tous d'une voix
Que ces trop rigoureuses loix
Nous chargent d'un faix trop pesant,

Ou bien que l'homme est trop fragile
Et ha l'humanité trop grande
Pour faire ce que l'Évangile
Tant étroitement luy commande.
Ainsi soubz nos pieds abattu
Nous voyons mourir tout bon heur,
Et cuidans sauver nostre honneur
Nous faisons de vice vertu.

Aujourd'huy toutes choses bonnes
Meurent, et pas un ne se treuve
Vivant en toutes les personnes,
Qui soyt bon amy à l'épreuve ;
C'est à qui mieux déguisera
Son parler faussement menteur,
Et qui d'un visage flatteur
Son compaignon retrompera.

S'il faut besongner de la plume,
 Nous ne brouillons plus que des songes,
 Tant est desjà nostre coustume
 Abreuvée en foles mensonges ;
 Brief, ce n'est rien que vanité
 Des beaux actes que nous faisons,
 Et des propos que nous disons
 Ce n'est rien moins que verité.

J'ay quelquefois en ma jeunesse
 Passé par la flame amoureuse,
 Flatté des yeux d'une maistresse,
 Qui dans sa prison langoureuse
 M'esclavoit d'un aveugle soin :
 Mon papier remply de mes criz,
 Et de mes plus mignards écriz
 N'en sera que trop bon tesmoin ;

Mais je voy bien que cette rage
 N'est tousjours en la fantaisie,
 Raclant desjà de mon courage
 Cette trop douce frenesie.
 Ainsi guidant plus sagement
 Les dons que j'espere des Dieux,
 Bientost je puisse faire mieux,
 Pour contenter ton jugement.

Allors j'auray bonne assurance
 Que les doux travaux de ma Muse
 Vivront, quand desjà nostre France
 En ces erreurs ne la refuse ;
 Et lors, mon Devin, je diray
 Plus haut les vices de nos ans,
 A tes vertus les opposans,
 Tes vertus que je publieray.

La pensans resveiller de leurs douces aubades,
En chantant s'esgayoient d'avoir un si bon heur
Que voir leurs clairs palais honorez de l'honneur
Dont la terre autrefois (mais or' deshonorée)
Pour l'avoyr dessus elle, en estoit honorée.
Helas ! Nymphes des eaux, vostre chant ne peut pas,
Voz dances ni voz sautz decevoyr sou trespas !
Aussi vous le voyez : desjà sa mort certaine
Vous étonne les yeux : jà vostre maison plaine
De lamentz et soupirs, convertist voz doux chantz
En trop funebres sons, et en sanglotz trenchantz ;
Jà desjà souslevans sa teste apesantie,
Las ! vous tâchez en vain de luy rendre la vie,
He ! vous tâchez trop tard luy donner guarison
En la poussant dehors vostre humide prison.
Las ! il falloit plus tost, paresseuses Nayades,
Jecter dessus son corps voz piteuses œillades,
Et fendant de vos eaux le fil d'un viste cours,
Plus tost, las ! il falloit venir à son secours !
Allez, allez pleurer vostre faute trop grande ;
Ainsi vostre grand Dieu, Nymphes, vous le commande,
Et veut que tesmoignez jusqu'à mil et mil ans,
En tristesse et en pleurs dolentement cuisans,
Ce destin malheureux, et la mort avancée
De la Nympe, au regret d'un chacun trépassée.
Las, hélas ! c'est de toy Françoïse, c'est de toy
Qu'on pleure, qu'on soupire en si piteux é moy,
C'est de toy que l'on parle, hélas ! c'est toy, pauvrete,
Qu'avec tant de clameurs tristement on regrette.
Mon Dieu, quelle pitié ! ha Dieu, je voy ton corps
Ce me semble flotter, et reflotter dehors
De l'eau qui te promeine et qui, trop inconstante,
Cà et là te virant, par vagues te tourmente ;
Je le voy tournoyer à dent, et à l'envers,
J'entrevoiy tes cheveux d'espès herbiens couvers,

Je voy ton corps nageant, sans tache ni froissure,
 Contre un chesne arrêté, qui tranchoit d'avanture
 Le travers de ce fleuve, où l'aveugle destin
 Ha borné de tes jours la miserable fin.
 O combien j'apercoy de noz Nymphes du Meine,
 Lamentans aigrement ta fortune inhumaine,
 Hastives pour te voyr venir de toutes pars,
 Se détordre les mains, leurs beaux cheveux épars
 Arracher de dépit, se battre la poitrine,
 Dresser tantost au Ciel les yeux, d'un piteux signe,
 Tantost en gémissant les baisser contre bas,
 Tost d'un blesme regard, tristes, croiser les bras,
 Tost à l'entour de toy mouiller toute la place
 De pleurs, qui chaudement s'écoulent de leur face !
 Je voy l'une blamer le destin et les Cieux,
 Je voy l'autre invoquer à ton ayde les Dieux,
 Et comme cette-cy, fondant en pleurs, te touche
 Le front, les yeux, le nez, le menton et la bouche.
 J'en voy d'elles beaucoup te retâter le sein,
 Touché par plusieurs fois, mais, hélas ! c'est en vain ;
 Car l'humide froideur de l'eau par trop cruelle
 Ha glacé de ton corps la chaleur naturelle,
 Quand presque de troys jours gisante au fond de l'eau,
 Que desjà l'on craignoit te servir de tombeau,
 Tu restois étouffée en l'abisme d'une onde,
 Qui sans cesse tournoye en sa fosse profonde.
 O combien de lamentz d'une éclatante voix,
 Et de sanglotz amers poussez tous à la fois
 Un chacun fait pour toy, et de criz pitoyables
 Bondir jusques aux cieux en plaintes larmoyables !
 Où est le cœur si dur qui n'eust quelque pitié,
 Oyant tant seulement des regrets la moitié,
 Que font tous tes parens auprès tes deux fillettes,
 Qui baignent tout ton corps de chaudes larmelettes ?
 Un chascun, las ! te pleure ; un chascun, las ! te plainct ;

Mais ton frere sus tous, Charles, le plus attainct
De douleur, par ta mort aussi mort que toy-mesme.
Pour toy meurdrist ses yeux d'une langueur extremes.
Pour toy sans fin en dueil, pour toy sans fin pleurant,
Pour toy tousjours seulet, et tousjours souspirant
Il se consume tout, et remplist de tristesse
En ce tant doux Printemps celuy de sa jeunesse;
Et semble à ses propos, et à sa face aussi
Qu'il se doive à jamais genner d'un tel soucy.
Charles, ne pleure plus, ne pleure en telle sorte ;
Ainsi comme tu croys ta Françoise n'est morte !
Ta Françoise n'est morte, et jamais ne mourra
Tandis que la vertu, vertu se nommera.
Croy que tousjours vivra d'elle la part meilleure,
Tant que la chasteté d'une constance seure,
Tant que la bonne grace, et qu'un esprit bien né
De cent perfections prodiguement orné,
Et tant que la bonté dedans l'humaine race
Pourront divinement retenir quelque place.
Mesmement la riviere, où par un cruel sort,
Sort tousjours envieus, el' a gaigné la mort,
L'ayant si gloutement dans gorge ravie,
Sera d'oresnavant la cause de sa vie ;
Car nous voyant ainsi pour ta sœur larmoyer,
Pour ta sœur de nos pleurs nous-mesmes nous noyer,
Huygne troublant le teinct de son onde azurée,
Oyant les hauts regrets de ta sœur tant pleurée
La plaignant à jamais du son d'un piteux flot
A ses bords ne dira rien que: BELOT ! BELOT !
Ainsi que de la mer le resonnant rivage,
Après le sort cruel du malheureux naufrage
D'Hylas, aimé d'Hercule, esmeu des cris, hélas !
D'Hercule, ne disoit sinon : Hylas ! Hylas !
Cesse donc de pleurer, et voy que nostre race,
Mesmes les plus grands Roys avecques leur audace,

Doivent esgalement (quoy qu'ils tardent) mourir,
Et en un petit rien sous la terre pourrir;
Et non seulement nous, mais toute chose née
Quelquefois par la mort se doit voir terminée.
Ne t'enquiers point pourquoy celuy qui semble sain,
Souvent à l'impourveu trespasse tout soudain,
Pourquoy tant seulement cestui-cy de picqueure,
Pourquoy l'autre navré de petite blesseure,
Pourquoy l'autre en jouant de son propre cousteau
Void avancer ses jours, ny pourquoy dedans l'eau
Maint perit estouffé, qui bien près du rivage,
Jà se pensoit sauvé du menaçant naufrage.
En vain, Charles, ainsi tu voudrois de ta sœur
Sonder le sort fatal, en vain d'un triste pleur
Tu te voudrois genner pour les regrets de celle
Qui ne peut rien ouyr de toute ta querelle.
Laissons, laissons couler les destins dans les cieux,
Les destins gouvernez seulement par les Dieux,
Et ne nous tourmentons pour desvoyler la nuë,
Qui couvre telle chose aux hommes incongneue.
Et vraiment nous monstrons nostre bien fole erreur
De nous trister ainsi d'une vaine douleur,
De nous traisner en dueil, et d'user nostre vie
Trop miserablement aux langueurs asservie,
Pour ceux qui desjà mortz, trop plus que nous heureux
Las ! nous devroyent plus tost pleurer trop malheureux

EPITAPHE D'ELLE-MESME

Passant, ne t'enquiers point ni comment ni pourquoy,
J'ay veu finir ès eaux ma dernière journée.
(Ainsi Dieu l'ha voulu) mais regarde sus toy
Qui ne pourras, non plus, fuyr ta destinée.

A GUILLAUME BOUCHET

Mon amour est langoureuse,
Et la tienne est malheureuse ;
Je suis battu de douleur
Autant que toy de malheur ;
Et l'un l'autre, en cette sorte,
Son compagnon reconforte,
Donnant un soulagement
Mutuel à son tourment.
Il est vray que les maistresses
Qui nous causent ces detresses
Son parfaittes en beauté ;
Mais quoy ? si leur cruauté
Trop cruellement surpasse
Toute leur meilleure grace,
Que nous sert qu'ell' soyent si belles,
Puisqu'elles sont tant rebelles,
Puisque nostre passion
Vient de leur perfection ?

Mais quoy-que je puisse dire,
Bouchet, d'un si doux martire,
Si sommes-nous bien heureux,
D'estre d'elles amoureux.

F I N

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	v
Vie de Jacques Tahureau, par G. Colletet	vii
Notes	xxii
Bibliographie	xxvii
SONETS, ODES ET MIGNARDISES AMOUREUSES	
DE L'ADMIRÉE	1
A l'Admirée et à son poète : <i>De bel amy belle amy Admirée</i>	3
A la muse de P. de Ronsard : <i>Muse qui as, d'une prodigue voix</i>	4
Sonnets	5
Response de J. A. de Baïf : <i>Il ne faut point, cher amy, que je laisse</i>	21
Contre-response à J. A. de Baïf	22
A Mathurin du Tronchay : <i>Si tu fis onq preuve de l'estincelle</i>	24
Ode : <i>Je sen dedans mon courage</i>	”
— <i>Dieu sonne-lire, archer, porte-carquois</i>	26
— <i>La pierre dure est cavée</i>	28
— <i>Le jeune amant Abydois</i>	29
— <i>Si en un lieu solitaire</i>	34
Response de l'Admirée : <i>Quand je veux chanter sur ma lire</i>	36
Sonnets	37
A Nicolas Denisot : <i>Je voudroy bien en fidelles cantiqes</i>	41
Ode : <i>Ça, tost, un baiser, mignarde</i>	49
— <i>Quand je suis absent de toy</i>	52
Chanson : <i>Quand ma Nymphette jolie</i>	56
Sonnets	”
A Jacques Michon : <i>Veux-tu sçavoir comme l'on doit passer</i>	61


	Pages
Mignardises amoureuses : <i>Quittons, ma belle maistresse</i>	61
Baiser I ^{er} : <i>Vien tiffer ma barbelette</i>	68
Baiser II : <i>Baise moy tost mignardement.</i>	72
Baiser III : <i>Quand j'engoule tout goulu</i>	74
Baiser IV : <i>Qui a leu comme Vénus.</i>	76
Baiser V : <i>Leve toy, ma mignonnette</i>	77
Baiser VI : <i>Va, je ne demande pas</i>	79
Sonnets	84
A Jean de Pardillan : <i>O que par trop j'estime, et par trop mal-heureux</i>	86
A Jean Renard : <i>Soit que tu sois en troupe de gens d'armes</i>	87
Chanson à l'Admirée : <i>Las! je jugeois par tes beaux yeux</i>	90
A N. de Chaumont, Elégie : <i>Quand je te fay de mes vers un discours</i>	92
A C. de Lestrangle : <i>Je te voulois nommer bien heureux, de ta race</i>	95
A sa Carite : <i>Si tu n'as point ta pareille en France</i>	„
A Jean Jounaut : <i>Tu es heureux d'avoir un peu abandonné</i>	96
A Anthoine Guyart : <i>Du temps que les esprits paresseux de la France</i>	„
Contre une vieille maquerelle : <i>Ce n'est pas la première fois</i>	97
A J. du Bellay : <i>Ces neuf bien apprises pucelles</i>	100
A Monsieur l'Esleu du Tronchay : <i>Malheureux le siecle où nous sommes</i>	104
A P. de Saint-Denis : <i>Quoy donq? mon Saint-Denys, ce vulgaire envieux</i>	107
A Charles Belot, Elégie : <i>Rien, rien que d'inconstant tout ce grand Ciel n'enserre</i>	„
Epitaphe : <i>Passant, ne t'enquiers point ni comment ni pourquoy</i>	113
A Guil. Bouchet : <i>Mon amour est langoureuse</i>	„



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

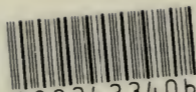
TI
Unive
C

 08 MAR '84

 11 MAR '84



a39003



002343340b

CE

CE PQ 1705

.T2 1868

C00 TAHUREAU, JA MIGNARDISE

ACC# 1399283

